



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Au mois le mois

I. - REFLEXION

Dans un précédent numéro du Lien, j'avais écrit sur la captivité au pluriel, et tenté de montrer combien notre aventure de 1940 avait été diversement subie par chacun de nous, là où le sort l'avait placé.

Je n'avais fait qu'énoncer une évidence, tant il est vrai par exemple qu'au regard des seules considérations matérielles de détention, lesquelles ont varié à l'infini, la captivité aura constitué une expérience plus ou moins dure, éprouvante, cruelle même. Et si, comme cela est arrivé MILLE fois, la violence et le sadisme des «schleus» commis à la garde, ont ajouté au travail forcé, à la faim, au froid, à l'absence, alors l'épreuve aura atteint ses limites.

Mais la situation contraire a aussi existé, il faut l'admettre, du prisonnier «bien tombé», travail, gîte, couvert, relations humaines. En toute relativité certes, mais réellement. D'où des souvenirs différents, tous respectables, dans leur sincérité. Les mauvais primant assurément les autres.

Que des décennies après, le pardon — je ne dis pas l'oubli — des maux endurés n'aient pas touché tous les cœurs ne doit pas surprendre : les réactions directes ou voilées de quelques-uns le montrent bien. Dans ce journal qui se veut le reflet, de toutes les sensibilités P.G. chacun reste libre de ses paroles et de son cœur. Sauf à nuire à la cohésion d'une association, établie et maintenue à l'écart de la polémique, de la violence et des divergences d'opinion.

Mais, au-delà des différences dans l'expression raisonnée de notre sentiment sur ce passé commun, ce qui aujourd'hui doit nous animer reste, dans cette Europe où l'on s'est tant haï et déchiré depuis un siècle, la recherche et la mise en œuvre d'une plus grande fraternité des hommes et des peuples.

II. - HISTOIRE

Vu sur le petit écran «Chanson et actualité» 1941-43.

A des prisonniers de guerre prioritaires — l'égalité est théorie — libérés à l'automne 1941, rendus à la liberté, à la patrie, à la famille et au travail, Scapini qui les accueille déclare :

«Heureux êtes-vous, car il n'est pas d'usage dans une guerre de rapatrier des prisonniers avant la fin des hostilités».

Pauvres de nous qui, là-bas, cultivions tant d'illusions !

Je suis seule ce soir avec mes rêves... » répond en écho, sur l'écran, le gentil-minois d'une chanteuse aujourd'hui oubliée.

Au cœur du drame, on s'amuse ferme. A Paris, au moins. On chante, on danse, on rit, on échange des artistes. L'Opéra de Berlin est là, le nôtre franchira bientôt le Rhin. On tourne des films comme jamais. On va au théâtre, aux courses. Etonnantes images, vie insoupçonnée du P.G. embarbelé. Tant mieux. Comment aurait-il supporté ?

En contre-point pourtant de ce «Tout Paris», toujours égal à lui-même, hier, aujourd'hui, demain — courtisan, jouisseur, égoïste — d'autres images choc, des images de misère : en mai 1942, la cinq-cent-millième soupe populaire. Des visages amaigris, souffreteux, des silhouettes dépenaillées, irrécables, trop vite dérobées au regard mais qui me hanteront longtemps.

Comme persisteront entre mille autres, les visages des soldats au combat dans l'enfer-glace de Stalingrad ou dans les sables brûlants de l'Afrique. Pitié et Chagrin. La révélation des images ajoutées nous crispe encore.

Toujours sur l'écran de nos soirées, voici juin 1940, les pourparlers et la signature d'armistice.

L'inconvénient de ces reconstitutions historiques ? Les comédiens ont bien du mal à représenter, du moins pour ceux qui ont connu les véritables acteurs de l'histoire. L'émotion des sentiments éprouvés réellement en pareille circonstance est difficilement rendue, quel que soit le talent. Seuls les militaires dans le wagon de Rethondes jouaient vrai.

Par contre, à la lumière de l'étonnant ballet d'intrigues et d'ambitions, d'arrière-pensées à peine dissimulées, jouée à la Préfecture de Bordeaux, l'histoire qui allait suivre prenait tout son sens. Combien peu comptait le malheur qui en ces heures frappait le pays. Pour les hommes en charge de la France, les cartes biseautées primaient les cartes d'état-major.

De la longue discussion qui suivit la projection du télé-film, je n'ai rien noté de nouveau, sinon

un oubli de taille : dans l'analyse des conséquences directes de ces accords, à aucun moment il ne fut question des 1.800.000 prisonniers. A la question téléphonique d'un ancien combattant : «Mais moi je me battais dans le secteur de la ligne Maginot, pourquoi nous a-t-on demandé d'arrêter ?» il ne fut pas répondu : les invités du plateau discutaient à qui mieux mieux d'histoire et de politique...

● Réflexion bis. — Citation : «Il n'y a pas de mots pour porter témoignage de certaines douleurs et de certaines humiliations. Même avec beaucoup d'imagination, on ne peut se faire une idée de ce qu'a été la honte des hommes d'une époque donnée, offensés dans leur dignité d'hommes et de citoyens. Quand l'avenir voudra savoir ce qui s'est passé à notre époque, l'Histoire lui dira des choses à faire dresser les cheveux sur la tête. Des tueries, des camps de concentration, l'écrasement méthodique de tout ce qui était propre et avait une signification lumineuse. Mais tout cela ne donnera qu'une faible idée de ce que fut la tragédie de vivre aujourd'hui. On n'exprime pas un crachat reçu en pleine figure. On le sent» (Mai 1945). Un crachat qui n'en finit pas de sécher.

III. - CORRESPONDANCE

Pierre Durand, de Pont-à-Mousson, fouillant un jour récent dans ses trésors, a retrouvé une lettre de captivité d'avril 1944. Rien là de très original. Il s'agit d'une missive inter-prisonniers comme il a pu en exister notamment entre «Hommes de Confiance» de kommando à kommando, correspondance particulièrement locale, qui ne doit rien au rapport circonstancié aux autorités allemandes. En fait, une communication «Système D».

Durand m'écrit : «J'ai pensé que tu pourrais peut-être la retenir pour «Le Lien» car, quarante ans après, elle me paraît cocasse et témoigne de l'humour conservé en captivité et du réalisme d'un être truculent, Emile JACQUES, à la verve intarissable devenu grand manitou chez son patron, jardinier à Waschenbeuren.»

Voici donc cette lettre, malheureusement unique. Pour sa compréhension précisons que :

- a) le «bouché» désigne un K.G. boucher de son état : Liger.
- b) Troupet, lui est le facteur P.T.T. du bled berri-chon de notre épistolier.
- c) le kommando de Goppingen, où travaillait Durand était situé dans une usine d'armement.

J. TERRAUBELLA.
12205 - VB.

Avril 1944.

Samedi - de mon laboratoire.

Cher confrère,

Je viens faire appel à ta science, toi homme éclairé et renseigné pour m'aider à consoler et à donner satisfaction à un pauvre homme qui réclame bruyamment ce qui lui est dû (c'est normal). L'intéressé répond au nom de Soulié, il se prénomme Charles ; il a pour matricule le n° 27904 (stalag VA), il est très connu sous le sobriquet de «La Godasse», il est au kommando depuis le 21 mars, venant de chez Schuller, il revendique sa paye (ça il s'en balance un tantinet) mais le principal objet, c'est le paquet de tabac remboursable qu'il n'a pas touché.

Comme à ton kommando il y a plusieurs éjectés de l'usine Schuller, dis-moi si leur cas est le même, si oui quelles démarches as-tu faites et quel est le résultat ? Peut-être que mercredi tu auras la possibilité de voir le dévoué camarade Gamin (son nom fait contraste avec sa grande personne), lui, doit connaître les démarches à faire et régler la question. Maintenant pour me transporter à l'enfer de Goppingen, ce n'est pas chose facile, Goppingen pour moi c'est le front, quand j'en entends parler mon anus se rétrécit et mes seins s'oppriment, ma bravoure fait place à la sagesse ou tout simplement à la trouille. Samedi, je compte sur ta visite et celle du «bouché» (sic). Un bonjour à Troupet qui doit se lamenter de n'être pas encore à la buvette de la poste, qu'il patiente, d'autres en sont malades.

Mes sentiments cordiaux au boucher (resic) et en attendant votre visite, je te congratulate de la base au faite.

Emile JACQUES.
Gartner à Waschenbeuren.

Week-end Franco-Belge des 23 et 24 avril 1983 à Namur

WEEK-END FRANCO-BELGE

SAMEDI 23 AVRIL 1983

A partir de 13 h 30, accueil à la Taverne de l'Hôtel de Flandre, situé en face de la Gare de Namur.

15 h 30. Excursion en car pour la visite de la ville, la route Merveilleuse et le domaine de la Citadelle.

Le soir logement à l'Hôtel SOFITEL à Wépion et dîner (coût 650 F belges).

DIMANCHE 24 AVRIL 1983

Le matin, rejoindre Namur en voiture ou par bus.

9 h 30. Assemblée Générale à l'Hôtel de Flandre (face à la Gare).

10 h 30. Office religieux à l'église Saint-Joseph, rue de Fer, en face de l'Hôtel de Ville.

11 h 45. Dépôt de gerbes au Monument aux Morts.

13 heures. Banquet au Belvédère à la Citadelle.

Menu : Assiette Belvédère, Escalope de dindonneau Sambre et Meuse, fromage, bombe glacée, café, 1/2 bouteille de vin rouge par personne.

Prix : T.V.A. et service compris : 750 F belges.

Tous renseignements et paiement chez :

M. Robert SCHNEIDER, Rue Saint Job, 7, B 5640 METTET. C.C.P. n° 000-0776867-91

SEDAN : 13 Mai 1940

13 mai, 17 heures, près d'Olizy, au sud de Vouziers, le 51^e Régiment d'Infanterie motorisée débarque des camions. Comme d'habitude, il y a eu pendant le parcours, effectué cette fois assez rapidement, pas mal de mélange des véhicules, notamment ceux du train de combat T.C.I. (armes et munitions) avec les camions qui déchargent les chenillettes.

Sergent de réserve, chargé du T.C.I. du 2^e Bataillon depuis quelques semaines, je suis obligé de faire reconstituer l'ordre de route. Cela fait quelque bruit.

Le lieutenant Robbe, de la 5^e Cie s'approche : — Ne faites pas tant de vacarme avec vos engins, les Allemands sont à 5 km !

Déclaration effarante qui nous touche comme un coup de massue : nous sommes au moins à 50 km au sud de Sedan. Le communiqué de ce matin annonçait : «Nos forces progressent normalement en Belgique».

Depuis la fin de l'hiver, la 3^e Division d'infanterie motorisée, qui avait été engagée dans la région de Forbach en décembre et janvier, est, avec la 3^e Division cuirassée en réserve de G.Q.G. au centre du front, dans la région de St-Dizier, soit à 200 km au sud environ. Elle a été alertée le 10 mai à 10 heures et mise le 12 mai à 14 h 30 à la disposition de la II^e Armée, destination sud de Sedan, région de Stonne.

La direction probable de l'attaque (qui n'a eu lieu que le 13 mai à 17 heures) avait donc bien été prévue dès le 12 et les réserves (hélas les seules : Churchill écrira dans ses mémoires que la plus grande surprise de sa vie a été la réponse de Gamelin à sa question : Où sont les réserves, où est la masse de manœuvre ? : Il n'y en a pas !) portées à temps au sud de l'endroit prévu.

Mais qu'en est-il de la situation le 13 mai à 17 heures au moment du débarquement du 51^e R.I.

Le renseignement du Lt Robbe (ce jeune instituteur sera tué le 11 juin en contre-attaquant les panzers avec sa section à Ste-Marie à Py) est faux ou plutôt très exagéré. A cette heure les fantassins allemands commencent à franchir la Meuse sur des canots pneumatiques.

Tout se jouera — le sort de la France, et il s'en est fallu que ce soit celui du monde — entre ce 13 mai à 17 heures et le lendemain au petit jour, l'ennemi n'ayant réussi à passer ses chars sur les ponts de bateaux jetés pendant la nuit, que le 14 au matin.

Après une préparation faite uniquement avec les stukas, mais pendant des heures, de 11 à 17 heures ou de 10 à 16 heures, selon l'heure de référence et avec l'appui des armes anti-chars des divisions blindées massées au nord du fleuve, les troupes de choc vont passer la Meuse à partir de 17 heures. Avec des difficultés et des pertes : les fantassins français de 1^{re} ligne se défendent avec acharnement en dépit de l'effet de choc et des

Suite page 2

Le kommando disciplinaire de Sandbostel

Ce kdo disciplinaire s'appelait « La Tourbe » ; il était situé, si mes souvenirs sont exacts, à 3 km environ du camp sur la droite quand on arrivait à la porte d'entrée du stalag.

Le kdo était constitué d'évadés, de réfractaires ou de prisonniers punis. A l'époque où j'y étais, il y avait avec nous des Polonais. Le travail exigé était l'extraction de 5.000 briquettes de tourbe par jour ; chaque équipe avait 2 coupeurs et 1 rouleur.

Le travail des coupeurs était de dégager des plaquettes de tourbe d'environ 30 cm de long sur 10 cm de côté, avec un outil constitué d'un manche et d'une lame pointue finement aiguisée.

Un des équipiers envoyait ces morceaux de tourbe au rouleur qui se trouvait sur deux planches au-dessus du trou. La distance entre les deux équipiers était parfois de deux mètres. Le rouleur entassait sur sa brouette environ une trentaine de morceaux puis les transportait à plus de 500 m pour les faire sécher. Travail très dur, tant pour ceux qui étaient dans le trou, car il fallait lancer ces briquettes assez haut car elles retombaient sur le lanceur, quant au rouleur, il devait faire l'équilibre sur les deux planches et ne pas glisser quand la pluie avait rendu le parcours difficile.

Tous les matins, les sentinelles distribuaient la tâche et une surveillance permanente et sévère obligeait à un effort constant. Mais l'humour ne perdait pas ses droits et parfois quelques farceurs faisaient des voyages à vide sous l'œil ahuri des « posten » en leur expliquant que c'était des briquettes invisibles. Cela se terminait régulièrement par des coups de crosse bien appliqués.

Une pause à midi d'une demi-heure où nous avions la soupe : eau chaude avec quelques tranches de pommes de terre et surtout la viande qui consistait environ à 10 morceaux de 2 cm de grosseur ; comme nous étions 12 par bouteille, chaque jour 2 d'entre nous n'avaient pas droit à la fameuse viande.

Cette restauration terminée, le travail reprenait et se terminait quand les 5.000 briquettes étaient extraites. Le chiffre n'était atteint parfois qu'à la nuit tombée.

Sitôt de retour à la baraque, l'appel, puis distribution d'un peu de pain et de margarine et, environ 1 heure après, l'extinction des feux. Le sommeil ne tardait pas à venir car nous étions très fatigués, malgré l'inconfort des châlits et des paillasses à la paille hâchée.

Le froid était parfois intense car la couverture donnée était insuffisante et nous étions obligés de rapporter notre capote. Interdiction de faire du feu malgré le combustible voisin. Pas de colis Croix-Rouge, pas de colis familial. Pas de courrier.

Très souvent, en pleine nuit, rassemblement rapide ponctué des hurlements des sentinelles ; pas le temps de s'habiller et c'est en caleçon, avec une couverture sur le dos, que le rassemblement s'effectuait, pour un

appel qui durait plus d'une heure dans le froid et l'humidité.

En effet, un capitaine sadique de l'Abwer, qui avait probablement des insomnies, se croyait obligé de venir nous rendre visite très souvent la nuit. Après des hurlements bien sentis, une inspection sévère, il repartait satisfait d'avoir vu des pauvres types grelottant de froid et à moitié endormis.

Le lendemain réveil à 6 heures et la vie recommençait.

Pour le dimanche, pas de travail, le matin appel qui n'en finissait pas, puis lavage du linge, ce qui consistait à tremper nos caleçons et soi-disant chemises dans l'eau de tourbe, à les rincer et les remettre sécher.

Avez-vous déjà bu de l'eau de tourbe ? (C'était notre seule boisson). Elle a un parfum particulier qui s'apparente plus à l'odeur des latrines qu'à l'odeur des roses.

On avait le sentiment quand la peine infligée était près de se terminer que la sentinelle faisait une surveillance accrue car la moindre faute relevée entraînait une ou plusieurs semaines supplémentaires.

Un médecin venait de temps en temps, pour la visite, mais les diagnostics se soldaient en général par un « bon pour le travail » et une semaine de plus de kdo. Ceci pour avoir dérangé l'homme de l'art.

J'ai assisté à une évasion de ce camp... qui s'est soldée par la mort d'un d'entre nous.

Le soir, après la rentrée du travail, une information retient notre attention, 2 copains s'évadent demain matin : consigne faire trainer le plus possible la mise en route du travail. Ces 2 camarades comptaient bien sur le brouillard épais qui était là tous les matins et qui se levait tard dans la matinée.

Le matin du départ nous faisons donc trainer le plus longtemps possible quand nous entendons un premier coup de feu suivi d'une série d'autres à plus longs intervalles. (Ce jour-là, le brouillard s'était levé plus tôt).

Rassemblement immédiat de tout le kdo ; appel qui dure plus d'une heure.

Pendant ce temps, une sentinelle sort de derrière un tas de briquettes de tourbe et vient faire son rapport. C'était lui qui avait abattu notre camarade (SOSIE, de Nice, si mes souvenirs sont exacts). Notre camarade avait-il été vendu par un mouchard ? Pendant que la fusillade continuait sur le 2^e évadé, nous sommes allés ramasser le corps de notre camarade mort.

Grand branle-bas, les autorités du camp alertées et la compagnie disciplinaire est toujours au rassemblement.

Environ 1 heure après, le 2^e évadé est repris. Il était blessé au bras et, dès qu'il est apparu devant nous,

les sentinelles lui ont asséné des grands coups de crosse pour se défouler d'avoir été bernées.

Pendant ce rassemblement d'une longueur exceptionnelle le fameux capitaine, amoureux des escapades nocturnes, nous a expliqué, en long et en large, que c'était inutile de s'évader et que le « Grand Reine » assurait notre bonheur. Puis, un de nos camarades plus âgés qui partageait notre peine et qui, je crois, connaissait le camarade tué, nous a dit ces simples mots : « Au revoir SOSIE, nous penserons toujours à toi ».

Les larmes roulaient sur nos visages et une grande émotion nous avait tous gagnés.

Avec 3^e de mes camarades et 2 sentinelles, nous avons conduit le corps de notre cher camarade à la morgue de l'hôpital, corps qui était chargé sur un wagonnet Decauville et que nous avons poussé au cœur bien lourd.

Journée terrible où les Allemands de la compagnie de discipline ont compris que ce n'était pas le jour de nous faire des observations ni des brimades, nous nous serions révoltés et tout ce serait terminé en carnage, les outils qui coupaient la tourbe étaient aiguisés comme des rasoirs.

Je pense que ce camp fut supprimé pour les Français et les nouveaux occupants furent des Russes qui continuèrent à extraire de la tourbe.

Jean VERCASSON,
n° 48915 - Stalag X B

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

SEDAN : 13 Mai 1940 (suite)

effets matériels des attaques des stukas. Les témoignages de l'ennemi sont répétés : il leur a fallu prendre à la grenade, à l'explosif, au lance-flamme, casemates, blocs et points d'appui.

Mais avant même ce franchissement, la débacle s'empare de l'arrière : Etat-majors, artillerie, services, s'enfuient sur le fait de rumeurs : « Les allemands sont là... les chars arrivent... » (pas un ne passera la Meuse avant le 14 au matin). Les P.C. se vident, les batteries sont abandonnées ; hommes et gradés déferleront jusqu'à Reims sans qu'on puisse les arrêter.

Le lendemain 14, lorsque le régiment monte vers Sedan, nous croisons encore de nombreux soldats qui descendent, sans armes, sans équipements. Les hommes, dans les camions, regardent en silence. A un moment les véhicules tournent autour de l'église des Petites Armoises. Un commandant est là, sur le bord de la route :

— Fantassins, ne montez pas ! Les allemands sont là... »

La réaction est spontanée : « Salaud... sale con... tu vas voir ce qu'on va leur passer ! »

L'un ajoute : « ...et à vous aussi ! »

Mais ce soir du 13 mai, la II^e Armée vient de disposer de deux divisions fraîches, à pied d'œuvre, nous l'avons vu : la 3^e cuirassée et la 3^e d'infanterie motorisée. Ce sont deux divisions d'active, bien équipées. Les chars BI bis de la division cuirassée sont sans équivalent contre les panzers divisions. Elles sont tout près du théâtre d'opération : qu'est-ce que 50 km pour des motorisés ! Si elles étaient engagées immédiatement, ce pourrait être un désastre pour les allemands.

Eh bien, il n'y aura pas, en fait, de contre-attaque de ces deux divisions, notre seule réserve : les fantassins « motorisés » seront mis à pied beaucoup trop loin de la base de départ. Les chars arrivés les premiers sur cette base (le Mont Dieu) ne pourront agir seuls. Ils seront dispersés en défensive et feront d'ailleurs subir, à Stonne, une cinglante défaite aux blindés adverses. Quand l'infanterie arrivera, à 4 km heure, les chars ne seront plus là. Quand les uns et les autres seront enfin réunis : plus d'essence !

Du 14 au 25 mai, la 3^e Division résistera aux assauts constants menés au début par « Gross Deutschland » puis par la 16^e Division. Stonne, pris et repris sept fois, le Mont Dieu, Tannay seront inscrits aux drapeaux des régiments et figurent sur la médaille frappée « en souvenir du sacrifice héroïque de ceux qui, en ces lieux, du 14 au 25 mai 1940, brisèrent la ruée allemande ».

Mais que dire de la stupeur des picards qui composaient le régiment quand la nouvelle filtrait, vers le 20 mai, que l'ennemi avait atteint Amiens et Abbeville.

Pierre DAROT,
X-ABC.

LA CHANCE N'ÉTAIT PAS AU RENDEZ-VOUS

Après avoir passé au camp de Villingen comme employé jardinier de janvier 41 à mars 42, et avoir souvent entendu parler d'évasions, nous décidâmes avec quelques copains de partir en kommando où l'évasion était plus facile qu'au camp.

Je connaissais le géfreiter (caporal) qui était chargé des départs ; je lui donnai quelques plaques de chocolat en lui recommandant un kdo de culture, de préférence sur le bord du Rhin. Ce qui fut fait.

Et le 18 mars 42, avec les amis Astruc et Martin, tous deux actuellement décédés, nous quittions le camp le matin à 5 heures avec une dizaine de K.G., pour le kdo 13037 situé à Arkaren, à une distance d'environ 15 km de Freiburg-in-Brigau.

Arrivés au petit pays et rassemblés devant la mairie, ce fut le marché aux esclaves, et les bauer vinrent faire leur choix. Je tombai chez un très brave homme, un anti-nazi (lors d'un voyage que je fis au village en 1953, j'appris qu'il avait été fusillé par les allemands).

Le soir, au kdo, avant de nous coucher, un camarade K.G. dont je n'ai pas connu le nom, nous dit :

— Messieurs, nous ne sommes pas venus ici pour travailler pour les schleuhs, mais pour aller revoir nos familles et notre patrie : la France !

Ces courtes paroles furent approuvées à l'unanimité : que chacun de nous se renseigne, l'heure

Voyage-séjour en Italie avec les A. C. P. G. 24-30 Juin 1983

Chers Amis,

10 ans, déjà, que le temps passe !

« La Bande à Ducloux » n'était pas importante à ce moment là. Un peu malgré moi, je me suis lancé dans les voyages, je ne le regrette pas.

Dans l'ensemble, je crois pouvoir dire que tout a bien marché.

J'ai trouvé, dans la Maison Michel, de Chauffailles, un bon transporteur, j'ai trouvé également une extension de cette incroyable camaraderie P. G. qui au fil des années, n'a fait qu'augmenter. Il faut continuer, en ménageant toutefois nos organismes.

C'est la raison pour laquelle, le programme 83 présente le nouvel aspect de séjour répondant ainsi à la demande de beaucoup de participants.

Si cela vous convient faites-le moi savoir, le plus rapidement possible en me retournant l'habituel bulletin de réservation.

Merci d'avance et bien amicalement.

P. DUCLOUX.

des trains en gare de Vieux-Brisach et l'itinéraire pour la Suisse Lorrach-Bâle.

Dans la nuit du 25 avril, entre les rondes de nuit, je faisais le gardien, le petit Louis, comme nous l'appelaient, un marseillais dont j'aimerais bien avoir de nouvelles, avec une serviette mouillée, tordait les barreaux de fer de la fenêtre, l'enjambait, et avait une clé que l'on avait fabriquée, nous ouvrait grandement la porte.

D'autres K.G. se joignent à nous... et le kdo se trouve vide.

Quatre ou cinq copains habillés en civil se dirigent sur Vieux-Brisach pour essayer de prendre le train ; une autre équipe prend une autre direction et nous quatre munis de carte et de boussole marchons le cap sur Bâle.

Après quatre nuits de marche, le jour on planquait. Nous étions repris par des douaniers quelques centaines de mètres de la frontière suisse.

Trois ou quatre jours de prison à Lorrach, retour à Villingen ; un mois de prison et 12 jours de cellule au confortable (?), hôtel de Waldkappel où beaucoup de copains du VB ont passé « Bonnes Vacances ».

Par l'intermédiaire du Lien j'aimerais bien avoir des nouvelles de ces braves amis.

Roger ALAUX,
VB 9227.

BULLETIN D'INSCRIPTION

NOM :
Prénom :
Adresse exacte et complète :

Nombre de participants :

à retourner avec un acompte de 250 francs, à M. Paul DUCLOUX, Place de la Mairie, LA GUICHE 71220 SAINT BONNET DE JOUX.

Prix par personne : 1850 F comprenant :
- le transport par autocar grand tourisme avec toilettes,
- le logement en hôtel 2 étoiles,
- le repas du premier jour midi au diner du deuxième jour,
- les frais autoroutes et guidages à Ravenne et Venise,
- l'assurance « UAP assistance »,
- les boissons à table à l'hôtel à Rimini.
ATTENTION : Carte d'identité de moins de 10 ans obligatoire.

LES EGOUTS DU CAMP DE VILLINGEN (suite)

Les deux gefangs qui nous accompagnaient étaient déterminés à tenter la sortie, mais Louis et moi restions muets. Il me semblait que tout était déjà fini et que si nous sortions de l'égout nous serions immédiatement repris; effondré à cette idée, je m'adressai à Louis: «Que fait-on? Que penses-tu?» La réponse fut aussi nette: «On continue, Bernard». Heureux, j'acquiesçai aussitôt. Je savais qu'il ne pouvait déjà renoncer; non, c'était impossible, par les efforts déjà fournis, d'accepter d'être battus, de se faire coiffer dès le départ, et nous étions encore, Louis et moi, d'accord pour continuer.

Déjà Louis se baissait et reprenait sa reptation dans le cylindre, je m'empressai derrière lui et je fus heureux de constater que j'étais suivi de nos deux compagnons qui avaient changé d'idée et préféraient leur sort au nôtre, il leur aurait été d'ailleurs impossible, à eux deux, de se hisser, soulever et sortir par la plaque et aussi, sans risquer de mettre fin à notre tentative si courageusement commencée.

Notre reptation recommençait et devenait de plus en plus pénible. Les coudes glissaient sur les parois visqueuses du cylindre; une odeur pestilentielle nous serrait la gorge et nous faisait tousser sans cesse... Dans quel inconnu étions-nous? Les mètres s'ajoutaient aux mètres, mais les arrêts se faisaient de plus en plus fréquents. De temps à autre, je frappais sur la botte de Louis pour l'encourager et lui faire comprendre que j'étais derrière lui et que nous le suivions. Les interjections fusaient: «M...» répétées ou «P...» pour le méridional.

Les coudes et les genoux dans l'eau, sur le grès du drain, nous faisaient terriblement souffrir. Tout-à-coup derrière moi, des cris se firent entendre que l'écho du cylindre répercutait en un hurlement incompréhensible! Que se passait-il? Un de nos camarades désespérait-il de notre réussite? Ou bien ne pouvait-il plus suivre? Nous ne pourrions rien pour lui... implacablement nous devions continuer. Serions-nous encore quatre si nous arrivions à sortir? Un dilemme cruel et impitoyable nous faisait au contraire accélérer. Dans ces lieux irréels je crus entendre un cri: «Maman!». Je me joignais à sa prière, mes pensées s'envolaient ailleurs, je pensais comme lui, le sang me montait à la tête, les tympanes me faisaient un bruit assourdissant dans les oreilles... et comme un automate je rampais toujours...

Mais, peut-être, s'était-il aperçu le premier, que l'eau dans laquelle nous barbotions montait sans cesse. Inexorablement, elle rétrécissait notre volume d'air respirable. Soulevant le corps au maximum, nous remontions le crâne jusqu'au sommet du cylindre. L'eau montait toujours; les épaules, le cou étaient immergés. Les coudes, glissant de plus en plus, nous plongeaient le visage dans l'eau fétide. Quelques centimètres encore de crue... et nous serions asphyxiés et noyés... Chacun était maintenant conscient de la situation désespérée où nous nous trouvions... Notre aventure allait-elle s'achever de façon dramatique? Nous ressentions la folie incommensurable qui nous avait conduit là, et surtout l'erreur grave que nous avions faite en nous engageant deux heures trop tôt dans l'égout, aux heures de la soirée où les riverains, les casernes, le camp, ouvraient ensemble leurs vannes d'eaux usées.

Nous avançons très lentement, le corps maintenant presque immergé, les coudes usés lâchaient de plus en plus, et nous «buivions la tasse» d'une boue infecte. Je ne peux dire combien le temps fut long dans cette baignade forcée, où, de minute en minute, nous désespérions de notre survie.

L'air, irrespirable, nous brûlait les yeux et la gorge. Nous étions solidaire l'un de l'autre; aucun ne devait arrêter... le corps d'un de nous empêcherait les autres de passer... mais Louis, l'homme de tête, continuait lentement et courageusement.

Puis, ô miracle! L'eau se mit à baisser; le courant se faisait de plus en plus fort; un espoir ardent nous reprenait, qui effaçait les instants cruels auxquels nous venions d'échapper... lorsque tout-à-coup des cris encore résonnaient, mais devant moi. C'était Louis qui hurlait à son tour: «Regardez, là-bas, devant nous!»

J'essayai de comprendre, car il parlait pour la première fois depuis que nous étions dans le tube. «Devant nous?» Dans cette noirceur profonde, étonné, j'écarquillai les yeux pour regarder au-dessus de son corps, devant lui, qui s'était arrêté, et répondis: «Oui, oui, c'est vrai, courage!» Difficile à crier «courage!» alors que nous avions atteint l'extrême limite de nos forces et que les deux camarades derrière nous, ne comprenant pas cet arrêt, crachaient des jurons et des paroles indistinctes. Hallucination? Peut-être... il me semblait voir au loin un disque de lumière blafarde dessiné par la circonférence du tube. Aucune idée de la distance, mais l'espoir était en nous, malgré la méfiance que j'avais des ténèbres, propices aux hallucinations qui nous avaient déjà trompés dans nos évasions précédentes. Faisons-nous tous les deux la même erreur.

L'eau sordide baissait et nous entraînait maintenant dans une descente plus accentuée... chaque mètre parcouru semblait agrandir le disque lumineux de la liberté, mais insaisissable, semblait reculer. Louis, pourtant, accélérât; je ne ressentais plus la douleur des coudes et des genoux blessés par les glissades sur les parois boueuses et putrides de l'égout. Pour la première fois je pensais à la sortie et un autre doute m'assaillait: «Les bayonnettes allemandes nous attendaient-elles peut-être?» Je voyais le visage de l'allemand, hilare, nous cueillant, l'un après l'autre qui sortaient trempés, épuisés, à plat-ventre à ses pieds, sans pouvoir bouger. Louis mit fin à mon pessimisme en parlant à nouveau, mais inaudible; je relevai la tête et, devant moi, le disque se précisait; il s'approchait et grandissait... Plus de doute, nous étions sauvés... c'était la sortie.

Comme mus par des ressorts nouveaux les «Quatre» se suivaient en accélérant: si près de la fin qui nous avait frolés, nous retrouvions le commencement du départ.

Arrêtés, nous écoutions; Louis devait avoir la tête à l'extérieur et explorait les alentours... derrière lui, je voyais quelques étoiles scintiller et danser dans le ciel... puis, silencieusement, d'un coup, il sortit. J'étais maintenant le premier; j'avancais en bordure; une bouffée d'air frais m'emplissait les poumons, je respirais avidement. A quelques mètres je voyais la silhouette de Louis aplatie sur le talus; encore quelques mètres et je le rejoignis suivi des deux autres camarades.

La nuit était complète, calme, nous entendions l'eau de l'égout d'où nous sortions, couler en contre bas, et qui se versait dans une rivière dont nous distinguions la rive à quelques mètres de nos pieds. En haut du talus, une rangée de lumières: une route; un peu plus loin, un pont. L'endroit était peu sûr, nous devions nous éloigner en hâte.

Après quelques chuchotements, nous étions dans un premier temps décidés à nous réfugier sous le pont, pas très éloigné de nous, mais nous n'avions encore rien entrepris que deux phares surgissaient et s'approchaient comme des yeux énormes et tressautants, au loin sur la route... Un éclair balaya les dos: la voiture s'éloignait.

On gagna le dessous du pont l'un après l'autre, et nous échangeâmes nos idées sur ce que nous devions faire, et la direction à prendre. Nous n'étions pas d'accord, mais au loin nous entendions des aboiements, et il fallait se décider au plus vite.

Encore une fois des phares approchaient: deux, quatre, six! Plusieurs véhicules arrivaient lentement sur nous; nous entendions les chiens japper!... les hommes parler, tout près: nous étions recherchés!

Sans plus hésiter, un ordre: «Dans l'eau, tous, pour dépister les chiens!»

Sous le pont, nous étions rentrés dans l'eau glaciale de la rivière... nous avançons sans rien voir... l'eau nous renvoyait la lueur des phares près de nous... les véhicules freinaient... freinaient... et passaient sur le pont... les chiens hurlaient sauvagement et tout disparaissait dans la nuit.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Nous étions immobiles, mais la peur des bêtes susceptibles de nous découvrir, nous incitait à nous éloigner. Alors, dans l'eau, sur le bord de la rivière, commença une fuite silencieuse; nous ne devions absolument pas sortir du courant, les chiens auraient alors facilement retrouvé nos traces; nous remontions péniblement, à travers l'obscurité pour gagner la fin du village; nous nous suivions, muets et inquiets: la proximité des maisons, le long des berges, était un danger constant.

Nous allions de l'avant, la nuit était profonde et complice de nos efforts, mais le froid se faisait de plus en plus sentir... Nous avions tellement perdu la notion du temps... Nous avançons dans l'inconnu et avions maintenant la campagne autour de nous.

Remontant les haies et les buissons, notre but était de trouver enfin un endroit pour s'arrêter et se reposer un peu et surtout se réchauffer. Novembre jetait ses grands froids sur la nature, le vent nous pénétrait et nous glaçait le corps, trempé par nos immersions successives.

Nous avions pris un chemin de terre; de temps en temps, la lune nous dévoilait le paysage environnant et nous avions vu au sommet du petit mamelon que nous gravissions, se trouvait la masse sombre d'une forêt dont les grands arbres découpaient leurs cimes dans le ciel. Ce fut notre but et, pour la première fois, nous nous étions assis tous les quatre en libre discussion. Louis se déchaussait pour vider l'eau de ses bottes; les autres l'imitèrent; j'enlevai la ceinture de flanelle qui m'entourait le ventre et qui contenait «mes trésors». Je récupérai quelques feuillets et photos, alors que mes biscuits s'étaient transformés en une boue qui me collait au ventre. Je tordais ma chemise, mais sans pouvoir en faire autant avec le pantalon dont les jambes étaient gelées et raidies par le gel comme des tuyaux de poêle. Quatre ombres faisaient les mêmes gestes dans la nuit; sans nous voir nous discussions àprement sur nos plans, nos idées, ce que nous devions faire. Une résolution pour tous: faire vite et gagner la frontière, car nous n'avions absolument rien en vivres, et aussi s'orienter dès que possible, c'est-à-dire au lever du jour.

Je souffrais des coudes et des genoux mis à rude épreuve dans l'égout et mes compagnons étaient de même, mais pour vaincre le froid, il fallait marcher, marcher!

Nous errions dans la campagne en bordure du bois, ce qui pour Louis n'était pas la bonne direction; ceci nous amena une vive discussion avec nos compagnons. Nous avions convenu d'ailleurs, avant le départ du camp, de nous séparer lorsque nous serions en rase campagne, Petit Cler considérait que nous ne pouvions pas être quatre ensemble pour approcher la frontière, alors que j'aurais préféré le contraire, rester encore groupés, étant tous les quatre décidés à ne pas nous laisser reprendre à nouveau, à employer la manière forte s'il en était besoin.

Bernard ADAM. (A suivre).

Ceux du Waldho

La lecture d'un journal corse du début de mars m'apprenait une terrible nouvelle: le décès de notre bon camarade Lucien VALLI. Oui, notre «Raton» est mort, subitement à 64 ans. Au Waldho il était employé comme coiffeur. Pour une fois on avait utilisé les compétences, car Lucien était coiffeur à Porto-Vecchio. Affecté à la troupe de l'hôpital, il n'avait pas son pareil pour transformer les bouts de ficelle en merveilleuses perruques pour nos «stars». Nous l'appelions le Raton car il était d'une gentillesse extrême, d'une camaraderie exemplaire, toujours prêt à rendre service au camarade dans la peine. Lucien était le plus jeune d'entre nous et tous les «vieux briscards» l'avaient pris en affection. Sa jeunesse nous apportait tant de joies et de rires, que le Raton était le bienvenu dans toutes les popotes. Rendu à la vie civile, il n'oublia jamais ses frères de captivité. Lors de nos congrès en Corse, s'il ne pouvait participer par suite d'obligations professionnelles, il nous réservait dans sa bonne ville de Porto-Vecchio de remarquables réceptions. Dans son discours prononcé lors de ses obsèques par le député-maire de Porto-Vecchio, M. Jean-Paul de Rocca-Serra, parla de notre ami Lucien en termes émuants: «...Certes Lucien Valli était une personnalité très estimée qui occupait une position enviable dans la vie publique et remplissait un rôle important dans l'économie de notre région, mais chez nous, Lucien, comme chacun l'appelait familièrement, était une des figures les plus populaires dont on appréciait le dévouement, l'activité inlassable, l'humeur primesautière mais aussi la serviabilité et la disponibilité de chaque instant. Il fut pour moi un collaborateur très précieux, un compagnon fidèle et dévoué dont j'appréciais l'activité constante, le bon sens et l'esprit de décision... Il fut aussi de ceux qui ont pesé d'un grand poids dans mon propre destin. Il a donné le meilleur de lui-même à sa famille à laquelle il était passionnément attaché, à ses amis, à sa profession, à la commune.

«Et la foule qui se presse aujourd'hui autour de lui sait bien que notre communauté perd l'un de ses meilleurs enfants».

Notre Lucien était resté dans la vie ce qu'il était en captivité. Il allait toujours dans la même direction. Il n'a jamais changé. Les anciens du Waldho perdent un bon camarade. Adieu Raton! Tu vas retrouver dans l'éternité ton bon ami Moumoute. Vous nous manquez terriblement tous les deux.

A la famille de notre ami Lucien VALLI, les Anciens du Waldho présentent leurs sincères condoléances et l'assurent de leurs fraternelles sollicitudes.

Avec notre ami Joseph SANTOLINI dont le décès a été annoncé dans le Carnet Noir du Lien de février 1983, la nouvelle année commence bien mal pour les Anciens du Waldho. Jo et Lucien, Bobby et le Raton viennent subitement d'être ravis à notre affection. Nous ne les oublierons pas.

Une pensée pour tous les anciens du Waldho du docteur Ernest RAABE, 48, rue Charles de Gaulle, 57158 Montigny les Metz.

Notre boulanger-retraité d'Eloyes, notre ami François MARCHAL, rue de Jarménil, adresse son bon souvenir à tous les copains du Waldho et à PERRON qui lui envoie son fraternel souvenir... et peut-être se revoir, un jour, à Eloyes! Où à La Bresse!

Amitiés à tous les anciens, de notre ami Robert CLEMENT, 28-30 Avenue Thiers 93340 Le Raincy.

A Sanary-sur-Mer, notre ami André BALTHAZARD, Lou Lambert, Quart Rosaire, 83110 Sanary-sur-Mer, scrute toujours la route poussiéreuse pour espérer voir l'arrivée de PERRON... Hélas, comme sœur Anne, il ne voit rien venir... sinon quelques baladins tels Bajus ou l'Alette qui viennent lui pousser la chansonnette...

Une fois n'est pas coutume!... Notre La Riflette a donné de la plume. Il envoie à ses «chers camarades de chaînes» ses sentiments cordiaux et amicalistes. Toujours à Saint-André les Vergers, 5, rue Victor-Berthelot, 10120, il poursuit une retraite sans incident majeur. Malgré «nos chaînes» et nos sinistres barbelés, il y eut parfois des moments qui ne furent point tristes grâce au dynamisme de notre «bon gros».

Notre ami Adrien SOLANS, 16, rue G1 Menvielle, 65200 Bagnères de Bigorre, nous demande d'adresser à tous les anciens du Waldho son bon souvenir. Il a été heureux, après près de quarante ans, de rencontrer l'ami Mario GENOIS et son épouse. Le Petitou souhaite à tous santé et bonheur. PERRON, son ancien chef de chambre, se rappelle au bon souvenir du couple SOLANS avec toute son amitié.

L'ami Georges PIFFAULT, 82, rue de l'Egalité, 93260 Les Lilas, se rappelle au bon souvenir des anciens de l'Infection du Waldho. Il rappelle au garde-mite que si quelques bettlaken se sont transformés en chaussettes-russes, le magasinier de l'Infection n'y est pour rien... C'est la faute du vent... (air connu).

Puisque nous parlons de magasinier, il y en a un qui se manifeste épistolièrement, c'est notre ami Jules, autrement dit Jules CARLIER, 14, rue Jean-Mermoz, 80200 Péronne. L'année 1982 lui a causé pas mal de soucis question santé. Espérons que l'année 1983 lui sera meilleure. Son ancien compagnon de travail lui adresse sa fraternelle amitié. Leur ancien patron, Wolfarth, décédé depuis long-

Suite page 4.

Ceux du Waldho (suite)

temps, en a vu de bien dures avec sa fameuse équipe. A toi Jules toute mon amitié et bonne santé.

Notre ami le docteur M. AUZIAS, Aux Reliques, Annet-sur-Marne, 77410 Claye-Souilly, nous écrit : « Merci à tous pour le bon et utile travail que vous faites. Quant à moi, retraité, je suis dans l'obligation pour des raisons de santé d'avoir une vie très au ralenti, mais peu importe, mon moral est toujours très bon. Amical souvenir à tous ». Souhaitons à notre sympathique toubib une bonne année 1983 et surtout une bonne santé et une longue et heureuse retraite.

Nos amis de l'île de Beauté n'oublient pas leurs copains du continent. C'est ainsi que le docteur SAVELLI, Av. Piccioni, 20220 l'île Rousse nous fait parvenir son amical souvenir pour tous les anciens du Waldho et kdos et que le masseur de la Chirurgie, GIAMARCHI Antoine, Piétranéra 20200 Bastia, espère revoir quelques P.G. cette année en Corse. Mon cher Tony, la distance ne compte plus, mais les années commencent à peser lourdement et malgré la grande sympathie que j'éprouve, ainsi que les amis du continent pour ton île d'Amour, les difficultés, physiques, se font de plus en plus sentir... et pourtant le moral est bon !

L'ami Emile STEVENET, 4, Bd François-Albert, 86000 Poitiers, envoie toutes ses amitiés aux anciens copains du Waldho.

Un ancien de la Troupe, André LACHENAL, Petit Beauregard, Bt2, 78170 La Celle-Saint-Cloud,

se rappelle au bon souvenir des copains P.G. de l'hôpital. La rue de Londres jouxte la Gare Saint-Lazare et une visite, un jeudi, au 46, nous ferait bigrement plaisir.

Le docteur Jacques GUIBERT, 116-118, rue Ponts de Cé, 49000 Angers, adresse son amical souvenir à tous.

L'ami Guy BRUANT, 25, rue des Erables, 45160 Olivet, envoie son bon souvenir à tous et principalement aux « vieux » du Waldho. Nos fidèles amitiés au chansonnier-maison que nous regrettons de ne pas voir plus souvent. Olivet n'est pas loin de Paris et il ne fait pas encore partie, lui, des « vieux » de la maison-mère.

Un regret de notre Papillon de ne pas pouvoir « butiner » aux floralies de Vincennes, près de la Chesnaie du Roy, une arthrose tenace l'oblige à des cures. Moins bonnes évidemment que celle de la Liqueur Papillon, mais moins homicides. Tous nos vœux de bonne santé à notre ami LEFORT.

Quant à nos amis les docteurs CESBRON, Joseph et André, ils vont bien. De leur province angevine ils adressent leur amical souvenir à tous.

Si vous voulez faire un bon gueuleton, c'est encore permis à nos âges, de temps en temps, faites un détour vers le Château de Chambord. Là, le maître-coq, un certain Rolland LEMEUR, dit Poulet, ancien cuisinier du Waldho, oui Monsieur, oui Madame, vous fera déguster un succulent repas. Quelques morfalos du Waldho, suivez mon regard, connaissent bien l'endroit.

Un fidèle des anciens du Waldho, notre ami Paul DION, 21, rue de la République, 54000 Nancy, adresse aux sportifs de Villingen et du Waldho son amical souvenir.

Notre ami Jean LAURENT, Villa Jeanne d'Arc, 86, Impasse Testanier, 83600 à Fréjus a eu la grande joie de recevoir, après 42 ans, la visite de notre ami le docteur GUINCHARD accompagné de son épouse. Le plus stupéfiant des deux « retrouvés » n'est pas celui qu'on pense ; notre ami GUINCHARD était stupéfiant de voir que notre ami LAURENT le reconnaissait immédiatement. Rien d'étonnant si l'on sait que l'ami Jean fut commissaire de police St-Raphaël ! Il est de notoriété que dans la police on a la mémoire visuelle ! Ils avaient tous les deux, au Waldho, préparé ensemble une évasion. Ça rapproche quand même les souvenirs de captivité. L'ami Jean a trouvé notre ancien médecin-chef, à l'époque le capitaine GUINCHARD, il est maintenant médecin-général, en pleine forme, ses 79 printemps ne l'ont pas changé. Voilà de belles retrouvailles ! A mettre au crédit de l'Amicale.

Notre ami le professeur PAYRAU, ancien médecin-chef du Waldho, fin 42-43, se rappelle au bon souvenir de ses anciens administrés. Il avait, son arrivée au Waldho à rétablir une situation qui se dégradait de jour en jour et l'ambiance, à la popote des toubibs, n'était pas de tout repos. Sa venue ramena le calme. Et le Waldho poursuivit sa croisière... jusqu'à la libération.

J'ai peut-être, dans le relevé du courrier, oublié quelques noms. Mais il n'en demeure pas moins qu'ils ne sont pas oubliés dans notre souvenir. Je sais que nos anciens camarades, tels les docteurs MERLE, DAMAZIO, MEULEY, RICHARD, BLIN, etc., sont de tout cœur avec les Anciens du Waldho. Nous leur adressons à tous, au nom des Anciens pensionnaires de l'hôpital nos fraternelles pensées.

Henri PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Beaucoup de souhaits et vœux de santé pour les anciens P.G. des V et X. Maintenant à notre âge (il paraît que c'est le troisième !) la santé est le plus grand des bienfaits et l'espoir d'une bonne santé est le vœu le plus cher. Merci à tous nos amis pour notre Caisse de Secours.

Roger LEHEUTRE, Mercin-et-Vaux (Aisne).

Georges et Annie JONAS, 33, rue de l'Abbé Hunier, 54120 Baccarat.

Francis GOGER, rue des Oiseaux, Strang-Vran, 29124 Riée-sur-Belon.

André GUICHARD, Vellefaux, 70000 Vesoul.

Jean-Charles de MALHERBE.

Firmin THOMAS, rue Paul-Doumer, 21110 Genlis.

CHOPLAIN Georges, 41, rue J.-Jaurès, 72310 Bessé-sur-Braye.

Emile MARGOTTET, 12, rue des Ecoles, Caillouel Crépigny 02300 Chauny.

M. CRETE.

Jean FOURNIER, Laneuville les Coiffy, 52400 Bourbonne les Bains.

Marcel LE GOUEFF, 27, rue de Bel Air, 56000 Vannes (Spécialement aux anciens de Zimmern).

A. POUPLIER, Montcy-Notre-Dame, 08000 Charleville Mézières (Surtout à ses anciens copains de kdo).

André LEVENT, 28, Place du Four Banal, Carlepont 60170 Ribécourt-Dreslincourt.

André LENFANT, 4, Av. Henri Delecroix, 59510 Hem.

Antoine FILIPPI, 23, rue GI de Gaulle, 20137 Porto-Vecchio (Particulièrement aux docteurs André et Joseph CESBRON).

Lucien PASSET, Aubencheul aux Bois 02420 Bellicourt.

Louis CUINET, 1, Place du Platre, 69360 Saint-Symphorien-d'Ozon.

Raymond WELTE, La Bresse (Vosges).

Georges VALADOU, 88, rue Cambronne, Paris 75015.

Pierre CHAMBON, 51, rue Brancion, 75015 Paris.

Jean BEGUE, 9, rue Fresnel, 75116 Paris.

Michel ATTANASIO, Résidence St-Eloi, Bat. L3, 12000 Rodez.

Pierre FARNET, 27, rue du Village, 45370 Cléry Saint-André (Aux anciens de Bad Durheim).

Fernand DENOENT, La Belle Croix, Route de Sept Sorts, 77640 Jouarre.

Jean JOLIVET, Saint-Loup, Artaix 71110 Marcigny.

Pierre GALISSON, Le Bourg, Congrier, 53800 Renaze (et aux anciens du kdo 781).

Pierre THIBAUDIER, 20, rue Basse-Valois, Millery 69390 Vernaison.

Jean LUROL, 27, rue Chevalier, 42380 Saint-Bonnet-le-Château.

Yves DAUREL, Salazar, 33560 Carbon-Blanc (Avec son bon souvenir aux anciens du camp de Villingen et du Waldho).

Pierre BLANCHON, La Croizette, Uzer 07110 Largentière (Aux camarades de Sandbostel).

Bernard BERKOWICZ, 5, rue de la Reine Hortense 93220 Saint-Leu la Forêt (A ceux de Schramberg).

Maurice GUY, 11, Bd des E.-U., 69008 Lyon (A ceux du VB et de Scheveningen).

BAZEILLE René, Le Rousset d'Acon, 27570 Tillières-sur-Avre (Demande l'adresse de René LENHARDT : 28, rue de l'Eglise, Neuilly-sur-Seine 92200. Téléphone : 722-18-79)..

René BASSENDALE, 47, rue G. Cliton, 62500 Saint-Omer (Aux anciens du 604 avec son meilleur souvenir).

Marcel LEVEAU, 39, Allées des Ormes, Le Perreux 94170.

Ernest BOURDE, 55, Résidence des Petites Landes, Lehon 22100 Dinan (Aux anciens du kdo Buck Oberquiberg).

CAPPELLETTI, 4, rue Michel Cauty, 28250 Senonches (n'a pas vu de nouvelles de son envoi l'an dernier dans Le Lien. Envoi bien arrivé. Le préposé a dû se mélanger les yeux au passage. Cette fois il n'a pas loupé ! Il y a du progrès !)

Pierre DURY, Faulin Grury 71760 Issy-L'Evêque (aux anciens du kdo 5346).

DANIEL Rémy, 63, rue de Chadelle, 54400 Longwy.

VIODY André, 41, rue Lachmann, Ile Verte 38000 Grenoble.

PIUMATTI, 8, rue d'Agen, 93800 Epinay-sur-Seine (Salut aux amis VB et de Schramberg).

Gabriel FLIPEAU, 31, Bd Jacques Monod, 06110 Le Cannet (A tous les VB).

VANNI Baptiste, Galice, 8, Av. J. de Bouffan, 13090 Aix-en-Provence.

FAURE Louis, Résidence Allée des Dames, 07300 Tournon-sur-Rhône (A ceux d'Ostenfel).

BOURTON René, 4, rue du 8-Mai 1945, 57130 Ars-sur-Moselle (Aux anciens de Schramberg).

LAVEZAC René, Cadalen 81600 Gaillac.

DANZANVILLIERS J., 26, rue Montaigne, 35100 Rennes (Aux anciens du XB et à l'Equipe Théâtrale).

PONTANA A., 9, rue de la Croix, 13007 Marseille (Aux VB et à ceux de la Tannerie).

Roger MIGNAN, 1, Place de la Mairie, 41500 Mer, «...Je m'excuse de ne pouvoir assister à la réunion du 27 mars mais les douleurs de toutes sortes m'empêchent tout déplacement lointain. C'est regrettable, car c'est à Angers que j'ai connu ROSE et PERRON (déjà vu par ailleurs à La Bresse, JEANGEOORGES, GEHIN, à Paris Jean ALI et LECOMTE, etc, et je partage l'opinion de J. BRION pour ce qui est de nos amis de Tuttingen. Sortons de notre torpeur ! Une pensée à tous : OBERLE, Yvon MORA, J.-P. SITTERLIN, PONTANA, SORET, REIMBOLD, ROUILLARD, sans oublier BREUILLER et ses musiciens, etc. Je profite de ces lignes pour demander aux camarades du XB, si ce FRUGIER, si souvent cité pour sa bonne humeur, n'est pas cet ancien boulanger de Bracieux, en Loir-et-Cher ? Signe particulier : s'exprime délicieusement ». Notre bon souvenir à l'ami MIGNAN en lui souhaitant une meilleure santé.

Pierre LARRIEU, 33, rue de l'Abbé-Carton, 75014 Paris. Amitiés de LANGEVIN.

Une carte signée de MARTINOT A. et J. ISTA, et de la famille DELVAUX, de Menton, nous apporte le bon souvenir de nos amis et quelques rayons de soleil de la Côte d'AZUR.

BERARDI Bruno, 46, rue du Beugnon, 21500 Montbard (A tous les anciens du XB).

HARROQUE Roger, Damas et Bettegney 88270 Dampierre (Aux anciens de Zoffrauss, Blumberg et Hattingen Tunnel).

SICRE André, 15 rue Pailhé, 81200 Mazamet (Tailfin-gen, et René Château, Larrieu, Allain et aux anciens de Villingen).

DESFORGES, 43, rue P. Dufour, 23000, Guéret (Aux anciens du Camp VB et la 392^e Auto, Kepfer, Palisse, Dumoulin, Boindeix, Gauvin, Denis, Paumier, Gehin et compagnie).

KLEIN Jean, Saumane, 04160 Banon (...Nous nous rendons tous compte des efforts que représente votre travail, des privations de liberté que les présences au bureau ou en réunion vous imposent et c'est pourquoi mes vœux se doublent de reconnaissance envers vous). Merci.

MILLOT Roger, Bar de l'Avenue, 50, Av. Boucicaut, 71100 Chalon-sur-Saône.

DESPAGNE Marcel, rue Ambroise Paré, 78800 Houilles. Merci pour ta belle lettre et te souhaitons ainsi qu'à Madame DESPAGNE, meilleure santé.

MARTEL R., de Saint-Barthélémy, son bon souvenir à Roger LAVIER et à tous les 605 de Neumuñster XA.

ROCHE Jean, La Chatonnière, Saint-Romain de Popey, 69490 Pontcharra-sur-Turd (Ancien du kdo Barwick Kreis Lunebourg a eu bien des malheurs cet hiver. Une petite congestion cérébrale dont il s'est assez bien rétabli puis une partie de sa ferme s'est effondrée, gros dégâts matériels mais pas d'accident de personne).

SICOT Maurice, 5, Av. Cl. Faugier, 07000 Privas. Bonne et longue retraite à vous deux.

LAURENT Marc, Les Horts, Route de Mirabel, 26110 Nyons (Ancien du VB, retour d'une longue hospitalisation suite grosse intervention chirurgicale, n'ai pu adresser messages personnels à mes correspondants. A eu bonne année 1983 ainsi qu'à tous les anciens captifs).

POIRIER Noël, Le Haut de Xettes, 88400 Gérardmer. Adresse à tous ses meilleures amitiés et mille souhaits pour une année exempte de gros soucis et, dit-il, qu'il doit dire à ma femme qui accapare Le Lien dès son arrivée ? Notre bon souvenir à l'ami Noël.

SENEPART César, 34 B, rue Paul Bert, 59950 Aubert (Egaleme à nos amis BRANDT, CHRISTOPHE et STORCK de qui nous gardons un très bon et amical souvenir).

MINEUR Marcel, 33 bis, rue de Créqui, 80110 Moreuil voudrait retrouver un camarade avec qui il est resté kdo de Bad-Krotzingen, près de Fribourg, de 1942 jusqu'à la fin novembre 1944. Ce camarade habitait, avant guerre, à Mantes-la-Jolie, mais il a oublié son nom. Tout au début de la captivité notre ami MINEUR était dans un petit kdo de culture avec 5 camarades habitant Pontarlier. Il serait heureux d'en retrouver un, si possible. Allons les Pontissaliens faites un effort. Un copain voudrait avoir de vos nouvelles.

LAMOTHE Louis, Prudomat 46130 Bretenoux, kdo 190 à Hohenasppe du 14 juillet 40 à la fin 42, kdo 587 Barenfleth-Neuenkirchen jusqu'à la libération. Adresse ses meilleurs vœux de santé à tous ses anciens camarades de kdos. Il a appris par Jean ROYER le décès de LECLECH, THUBERT et MARCHAIS. BASTI Fernand est décédé en novembre 76. René LACROIX est décédé subitement le 23 janvier 82. Le nécessaire a été fait auprès de BOYER et de EPLE. Nous attendons le résultat. Merci à notre ami LAMOTHE pour son témoignage à la cause P.G.

Mme René LACROIX, Lavalade, Frayssinhes 46400 Saint-Céré, nous écrit : «...J'ai reçu une gentille lettre de Robert EPLE, de Charleville-Mézières. Elle m'a un peu de baume sur le cœur car la disparition de mon cher René m'a beaucoup marquée. Je remercie infiniment EPLE l'homme de confiance de Hohenasppe qui était mon mari René LACROIX, mon frère AUDUBERT. André ainsi que mon beau-frère Louis LAMOTHE. Dans sa lettre il évoque Jean-BOYER, Jean SICAUD et Maurice HUGUENIN. Ils devaient bien connaître René LACROIX et je serais heureuse qu'ils m'envoient un mot ».

CROZAS Célestin, Impasse des Alouettes, 36300 Le Blanc (Bonjour à tous les anciens des XA, Kdo 922 Launebourg-Elbe).

SEUROT Alex, 43, rue de la Comète, 92600 Asnières avec un amical bonjour aux amis PETERSEN et PERRON et en souhaitant une prompte guérison pour l'ami André.

ANCEMENT Léon, 57 bis, Av. de Lattre, 54000 Nancy (Son bon souvenir aux anciens de la Roulotte et du Camp de Villingen. Toujours la marotte du théâtre. Nos amitiés à l'ami Léon en regrettant de ne pas le voir plus souvent).

THOMAS Pierre, Le Bourdet 79210 Mauzé-sur-le-Mignon.

GONVERS Armand, 9, Av. du Roi Albert, 06400 Cannes.

CHARAMEL Charles, L'Abergement de Cuisery, 71280 Cuisery.

Abbé PERRY Armand, Aumônier Centre Hospitalier, 88204 Remiremont Cédex (A ceux de Tuttingen). Avec notre bon souvenir au sympathique Abbé.

L'AMICALE DES X EST EN DEUIL ETIENNE MALLET N'EST PLUS

C'est par un coup de téléphone de PONROY que j'ai appris la triste nouvelle du décès, le jeudi 17 février dernier, à 79 ans, de notre bon camarade Etienne MALLET. Oui, un bien triste nouvelle, surtout pour tous ceux qui l'ont connu, cotoyé ou ont été amenés à travailler avec lui. C'était un camarade charmant, d'un abord fort agréable; son amitié était franche et sans arrière-pensée.

Il fit partie de l'équipe des créateurs de l'Amicale des X et si, à l'origine de celle-ci, on ne trouve pas son nom parmi les membres du premier Conseil d'Administration élu après le grand retour de 1945, c'est parce que c'était un modeste qui n'aimait pas se mettre au premier rang. Mais, bien vite, on devait faire appel à lui car il fallait des bonnes volontés pour tout le travail qu'il y avait à faire. Le journal de juillet-août 1948 mentionne, en effet, que le Conseil avait décidé, à l'unanimité, de coopter deux nouveaux Administrateurs dont on avait pu apprécier, à de nombreuses reprises, la générosité et le dévouement. Parmi les deux noms cités, figurait celui de MALLET Etienne, ancien Homme de Confiance du Kommando 891 de Koster, Neumunster, Stalag X A. Par la suite, il devait faire partie de diverses commissions (Publicité et Journal).

Au moment où je rédige cet article, j'ai sous les yeux le journal publié, en 1955, pour commémorer le X^e Anniversaire de la libération des Camps : il donne la composition du Conseil d'Administration de l'époque et

MALLET, bien sûr, y figure encore. Par contre, quelle hécatombe parmi tous ceux qui l'entourent ! Jugez-en ! Le Président LE GUILLOUX, les vice-présidents GAU et LACLAVERIE, le Trésorier MOREL, les Conseillers BARBEAU, BOUDIER, CHABANNES, GAUTHIER et PASQUIER sont morts, certains depuis plusieurs années. Et voilà que maintenant MALLET vient rejoindre tous ces amis avec lesquels il a travaillé pendant si longtemps, depuis les premiers temps de l'Amicale des X, alors qu'il s'agissait de remplacer les Centres d'Entraide et les Secrétariats de Camps par les Amicales de Camps.

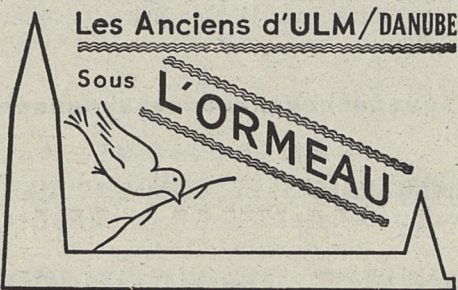
Adieu, ami MALLET ! Nous ne t'oublierons pas. Tu étais avec nous quand il s'est agi de construire l'Amicale des X. Tu faisais partie des pionniers, des ouvriers de la première heure. Ceux qui restent des premières équipes se rappelleront de toi, de ton amabilité, de ta gentillesse et aussi, il faut le souligner, de ta discrétion car tu œuvrais sans bruit, sans te faire valoir.

Adieu, mon vieux MALLET ! Repose en paix.

René LENHARDT.

Les obsèques de MALLET ont eu lieu le lundi 21 février en l'église Saint-Denis de l'Estrée à Saint-Denis et l'inhumation au cimetière Montparnasse. PONROY, DELEAU-DESHAYES et moi-même y assistions, représentant l'Amicale et particulièrement ceux de la première heure que l'âge ou les infirmités avaient empêchés de se déplacer, BURNEL, CADOUX, LAISSY, LAVIER, DUBRULE...

R. L.



Vienne... Ville exquise

1982 - « Wien - Wien nur du allein »...

SAMEDI 19 JUIN.

Ponctuels au rendez-vous fixé ce jour, Gare de Lyon, nombreux sont heureux de se retrouver ces « Anciens d'Ulm ». Les présentations ne sont plus à faire après la Corse, la Bavière toutes et tous se reconnaissent et s'étreignent dans une chaleureuse accolade... et si parmi eux, quelques nouveaux sont là, vite, ils sont adoptés, avec beaucoup de sympathie et de cordiale bienvenue.

Un voyage sans histoire et rapide, confortablement installés dans le « Corail ». Passé Dijon, la Bourgogne présente ses magnifiques vignobles les quels nous donneront ces vins capiteux si recherchés et appréciés des connaisseurs en France comme par-delà nos frontières.

Rapidement un coup d'œil sur ces merveilleux Hospices de Beaune aux toits multicolores, une palette que le soleil couchant fait miroiter. Et voici Chalon-sur-Saône, où nous nous retrouvons tous, de tous les coins de l'hexagone... et de Belgique, Bretagne, Normandie, Champagne, Vosges, Alsace, Savoie et... Parisiens.

C'est un peu la fête, et la joie des retrouvailles.

Nous rejoignons notre hôtel. Nos chambres, certains sont plus favorisés que d'autres, mais cet « incident de parcours » ne peut entraver la gaieté et le plaisir d'évoquer les voyages de Corse, de Bavière...

Que sera celui-ci... vers Wien... plus de 3 000 km... la surprise, mais personne ne le regrettera.

Il se fait tard, allons dormir. C'est demain que commencera ce périple par monts et plaines, à travers un paysage magnifique que l'on ne peut décrire. Si pour tout voir, nos yeux sont petits... ma plume est trop mince pour le résumer. Seulement le faire revivre, très simplement. Suivons le guide... DIMANCHE 20 JUIN.

Dès huit heures, et bien avant, les touristes sont prêts, quand vient se ranger le « super-car » devant l'hôtel.

Quelle ligne, quel confort, un « palacé roulant » panoramique. Bar - toilette. Sièges inclinés en degrés, permettant une visibilité parfaite pour chacun, sans être gêné par la tête de son voisin de devant. La surprise passée, on s'installe. Notre chauffeur se présente et nous souhaite la bienvenue à son « bord ». Très sympathique, il sera vite adopté et surpris de notre joyeuse ambiance, étant plus habitué à des « touristes plus moroses ».

Nous partons à l'heure dite, traversant la Saône, laissant ses rives et jardins fleuris, son eau tranquille emportant dans ses ondulations un peu de ces « vapeurs bourguignonnes » de ce Beaujolais que nous apprécierons un peu plus tard, au retour, à moins que vous ne préfériez un « kir » au vin du pays.

La Franche-Comté est comme un creuset où viennent se fondre certaines beautés physiques des voisines qui la serrent, la pressent : Champagne, Bourgogne, l'Alsace que l'on atteint par la trouée de Belfort, la Lorraine, les Vosges et la Suisse. Le Jura : ses cimes boisées se couvrent dès les premiers froids, un torrent qui se précipite de la montagne avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois. Chaque année, de la

plaine aux sommets, cette région vêt ses pentes d'une robe chatoyante. Les vignes, les forêts mettent leurs taches de couleurs variées. La Saône arrose de calmes prairies. Une douceur de vivre... en Franche-Comté...

Par l'autoroute nous arriverons pour déjeuner à Bale. Le Buffet de la Gare nous reçoit et chacun de prendre place autour de petites tables. Mais au moment de régler les boissons... notre « franc » n'est pas accepté en paiement. Grâce à la gentillesse du chauffeur, tout s'arrangera... mais surpris de ce « geste » de nos amis suisses qui ne font pas tant de difficultés pour accueillir... les « lingots d'or » qui viennent se réfugier chez eux. N'en parlons plus !

Le déjeuner terminé, nous parcourons en car cette belle ville... internationale, propre, fleurie, pour arriver sur une terrasse, dominant le Rhin. C'est de là que partent tous les beaux bateaux qui descendent et remontent ce fleuve aux rives allemandes si romantiques.

Nous repartons... Passons Rheinfelden, Brugg, Zurich. Voici « Saint-Gall... non loin du Boden-See (Lac de Constance) aux rives boisées, cachant joliment de jolies villas. Son abbaye fondée en 612 est célèbre dans toute l'Europe. La Suisse, c'est un jardin d'agrément, de grands fleuves ont creusé leur sillon au cœur même des Alpes. Flânons dans cette petite ville. La cathédrale où déjà le « Baroque » se fait sentir et s'harmonise gracieusement. Nous quittons le lac tranquille à Rorschach... pour entrer en Autriche à Dornbirn, capitale du Vorarlberg, qui a su garder sa netteté en dépit de son activité industrielle.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

L'hôtel qui nous attend est très luxueux : moquette et tapis d'Orient... que l'on piétine sans respect. Il est vrai qu'en Autriche ces tapis enchantés sont pour rien, par rapport aux prix français. Profitons-en, tout le confort comme la table sauront convenir aux plus difficiles.

Dormons bien : la nuit descend, le calme n'est troublé que par le sifflement des hirondelles qui « rasant le sol », signe précurseur que la pluie n'est pas loin.

« Demain il fera jour ».

Bonne nuit dans ce décor de rêve.

LUNDI 21 JUIN.

Le ciel bas, chargé de pluie, n'est pas rassurant. Mais il est vrai... La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin. Nous partons confiants que cela peut s'arranger encore.

Un long tunnel, et nous voici à Bregenz : nous entrons en Allemagne, plus précisément en Bavière.

Nous amorçons la haute plaine du Danube. Sa source n'est pas loin et le temps nuageux s'éclaircit, mais les nuages trop bas nous empêchent de voir pointer à l'horizon, la flèche d'Ulm... pour la saluer au passage.

La Bavière, ses villages coquets, ses églises ou clochers baroques respirent la gentillesse, et l'accueil courtois de cette « gemulichheid » légendaire.

Suite page 6.

KAUFFMANN Jean, 24, rue de Chaumont, 52310 Bologne (Amical souvenir aux anciens de Krauchenwies, de Sigmaringen et de Neskirch). Bon souvenir de l'ami BRANDT.

HEUX René, 2, rue de la Madeleine, 22130 Plancoet (A tous les amis du VB et du Waldho... 80 ans ça compte ! Regrette de ne pas être à l'Assemblée Générale mais je marche difficilement. Mes amitiés à Langevin et à Perron).

GAUTHIER René, 46, rue des Carmélites, 86000 Poitiers (Son bon souvenir aux anciens de Sandbostel).

BONNIN Guy, 18, rue Montaigne, 17100 Saintes (tous mes souhaits de santé aux anciens de Schremberg).

GERARD Henri, 98, rue de Bellevue, 21000 Dijon (Bonne santé à tous les anciens des kdos Holhagen, Bramstet et Seckenhaum du XB).

FOUREL Georges, Arcades, Chemin de la Rose, 13100 Aix-en-Provence (Lance un nouvel appel à tous les anciens de la Kuha à Glinde XB afin de renouer des liens d'amitié).

WAKEFORD Joseph, 26, rue Barre, 56400 Auray (bonne santé et bon souvenir aux anciens XB-XC, kdo 1059 Holtrop).

PANIZZA Charles, 11, rue Nicolas Nicole, 25000 Besançon (avec un grand bonjour aux anciens du Bataillon du Bâtiment du XB à Hambourg 27).

MAJAC Michel, 146, rue de la Pompe, 75116 Paris (Avec ses amitiés et ses souhaits de bonne santé aux anciens de Grosselfingen et du VB).

MEZIERE Henri, rue de la Poste, 72470 Champagne (Bonne santé aux anciens de Tuttlngen et surtout à l'Abbé Jacques BRION qui fut son voisin de lit pendant plusieurs années de même à PONTANA).

SISTERNE René, 9, rue de Paris 69470 Cours la Ville (Avec ses félicitations à l'ami DUCLOUX, pour son voyage à Sandbostel-Selsingen).

BORIE Charles, 26, Allée des Tilleuls, Val de Coise 42330 Saint-Galmier (Avec ses amitiés à Paul Ducloux et ses félicitations).

PINLON Max, 33, rue Jean Saint-Marc, Clair Bois, 33260 La Teste (Avec toute sa gratitude pour votre inlassable activité qui fait notre amicale si vivante et rayonnante. Amitiés à tous les anciens du XABC).

CORMONTAGNE Roland, 62, rue D. Casanova, 93360 Neuilly-Plaisance (Amitiés à tous ceux du VB qui se souviennent de moi).

DUPRE Christiane, rue Demersay, 45270 Bellegarde (En souvenir de son mari ancien de Sandbostel, adresse ses meilleurs vœux à tous les anciens P.G.).

COURGEY Paul, Velars-sur-Ouche, 21370 Plombières-les-Dijon.

DINE Hubert, Midrevaux, 88300 Neufchâteau.

SITTERLIN J.-P., 1, rue du Maire Dillmann, 67510 Lembach (Aux anciens du kdo de la Tannerie de Tuttlngen de la part du « Roi du Bouteillon »).

MANCINI Louis, 23, rue L. Forçat, 38320 Eybens (Avec son bon souvenir aux anciens du 605).

FRANCESCHI Joseph, Cagnano 20228 Luri (Avec son bon souvenir à l'ami PERRON et à sa famille). N'oubliez pas la bonne amitié de la famille FRANCESCHI et lui adresse tous mes vœux de santé. H. P.

BOUDET René, 4, Place des Célestins, 69002 Lyon (Avec ses amitiés à tous les anciens touristes de la Forêt Noire).

LEFORT Fernand, 19, rue Hermitage l'Hippodrome, 33320 Eysines (Avec toutes ses amitiés aux anciens de Schramberg).

PLANCHER A., Les Maisons de l'Eze, n° 5, 84120 Pertuis (Bon courage et mes bonnes amitiés à mon ami Maurice ROSE et quelle est l'adresse du responsable du Vaucluse ?) Le responsable pour l'U.N.A.C. est COURVEILLE, Villa Mirador, Crillon-le-Brave 84110 Bedoin.

CARNET NOIR

Madame GENIN Thérèse, 3, rue des Camusots, 88320 Lamarche, et ses enfants ont la douleur de vous faire part du décès subit de leur mari et père André GENIN, ancien P.G. des stalags V.B. Veuillez le faire savoir à tous ses amis du Lien qui, hélas, disparaissent de plus en plus. Recevez, chers camarades, de ma part et de sa fille Joëlle nos sincères amitiés.

Mme GENIN Thérèse.

Notre ami EVRARD Marius nous communique :

« ...Mme ARBAULT Albert, Tachy-Chalmaison, 77650 Longueville m'apprend le décès de son mari, notre bon camarade Albert ARBAULT, K.G. avec moi à Sandbostel, puis kdo 729 (XA). Bon copain, il était connu du Lien de temps en temps il nous donnait de ses nouvelles... Gravement malade dans son kdo où il était resté sans soins, il fut rapatrié par train sanitaire à Sandbostel... Albert ARBAULT que j'avais retrouvé au retour en 1945 avait rechuté gravement en 1980... »

Madame PAULET André, Lengardio, 81310 Lisle-sur-Tarn a la douleur de nous faire part du décès, survenu en avril 1982 de notre camarade, son mari André PAULET, à l'âge de 68 ans.

Madame Philippe GUILLOU, 28, Av. Daumesnil, 75012 Paris et ses enfants ont la douleur de vous faire part du décès de notre camarade Philippe GUILLOU, ancien d'Ulm, survenu le 28 février 1983, à l'âge de 69 ans.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur, au nom de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

SOUS L'ORMEAU (suite)

Peu avant Menningen, un léger crochet nous permettra de voir ou de revoir, d'admirer la magnifique abbaye d'Ottobeuren, gloire du baroque allemand. L'aspect trapu du monument ne permet pas de soupçonner l'ampleur de l'édifice. Deux tours semblables, coiffées d'un bulbe, encadrent la façade principale.

Entrons...

Dès le porche franchi, on est saisi par la luminosité du vaisseau. Les éclairages y sont tout à fait inhabituels. Les couleurs sont d'une très grande harmonie. Les demi-teintes : rose, jaune, ocre et violette dominant, tandis que les fresques des vouîtes présentent des tons plus chauds. Les stalles de noyer forment avec les orgues un seul ensemble mobilier. C'est très beau mais surprend un peu. Un décor un peu théâtral... malgré ces « angelots » souriants et chastement vêtus.

Si la lumière entre à flots par les baies vitrées, inondant ce « vaisseau baroque », où sont les vitraux de Chartres, les rosaces de Notre-Dame, de Reims, de Strasbourg, jouant avec le soleil couchant et reflétant de merveilleux coloris tout en apportant plus de pénombre propice au recueillement.

La visite est terminée... le car nous emporte à nouveau.

Bientôt nous voyons les deux tours de la « Frauen-Kirche », cathédrale de Munchen, symbole même de la capitale de la Bavière. Comme toutes les grandes villes, ce sont les grands travaux d'urbanisme que l'on découvre en arrivant ici. Un peu décevant... mais nous ne devons pas oublier que Munchen comme Ulm et tant d'autres grandes villes ont beaucoup souffert de la dernière guerre. Il fallait faire au plus vite et panser les blessures. Les maisons sont toutes rectilignes et, pour en adoucir la monotonie, elle sont peintes de différentes couleurs, encadrées de blanc.

Tout cela est plus agréable à regarder et s'harmonise assez bien. Certains semblent déçus. Et pourtant Munchen restera toujours une bien jolie ville que notre guide nous fera découvrir après le déjeuner ; c'est une visite trop rapide, pas plus qu'on ne saurait visiter Paris en quelques heures. Les principaux édifices sont entrevus. Les musées renferment des trésors inestimables ; la Pinacothèque, la Résidence et son petit théâtre, joyau du Baroque, d'une richesse exubérante, de tentures, de marbre et de stucs, les tons or, rouge et noir se mariant avec bonheur. Nous ne le verrons pas... mais consolons-nous avec Versailles et son « opéra ».

Le cœur de la ville, c'est la « Marienplatz » entièrement piétonne : l'Hôtel de Ville et son carillon, célèbre pour ses figures, appartiennent au décor de Munchen.

Nous terminons par le Château de Nymphenburg, bel édifice baroque, dans un agréable parc avec son grand canal où les cygnes rappellent que Louis II est né dans ce château.

La soirée se terminera comme il se doit dans une des célèbres brasseries où la bière de Munich coule à flots. Dans la grande salle, sous l'œil vigilant de gardiens chargés de faire respecter l'ordre, règne une extraordinaire ambiance, des orchestres jouent des airs entraînants, souvent repris en chœur. Les odeurs de tabac froid et de saucisses se mêlent dans l'atmosphère enfumée et réchauffée de ce temple de la bière. On se devait de terminer ainsi une belle journée, trop courte, et l'espoir d'y revenir... plus longuement.

MARDI 22 JUIN.

Le départ est tôt. Une longue étape nous attend pour rejoindre Wien où nous dormirons ce soir.

Quittant Munchen, l'autoroute nous éloigne rapidement. Voici la Chiemsee et son île. Les grands arbres nous cachent le Château de Louis II, copie de Versailles. Sa Galerie des glaces, reproduite mais trop chargée. Les jardins sont beaux mais il y manque la perspective du « tapis vert », les bassins et leurs nymphes, ce jardin à la française que Le Nôtre a su si bien enrichir à Versailles, Vaux ou Chantilly. C'était l'an dernier. Un souvenir de plus... que nous revivons en pensée.

Au revoir, Belle Bavière. Nous voici à nouveau en Autriche, contournant Salzbourg que nous visiterons au retour. La région est superbe, c'est le « Salzkammergut » et ses lacs. A l'horizon, les sommets enneigés de la Haute-Bavière. Berchtesgaden et son « nid d'aigle ».

L'autoroute nous conduira à Saint-Florian pour déjeuner. L'abbaye la plus importante de la Haute-Autriche est du plus pur style baroque. Plus légère que celle d'Ottobeuren, la façade et ses deux tours sont une dentelle de pierre, ses colonnes ouvragées, balcons superposés, ses statues, une remarquable fontaine sculptée, un puits en fer forgé agrémentent la cour intérieure. Le plus grand des compositeurs de musique religieuse autrichienne, Anton Bruckner, y repose selon son désir sous les orgues qui furent les témoins de ses plus grandes joies de compositeur et d'artistes.

Le ciel s'éclaircit. Un beau ciel bleu, rayonnant de lumière, se reflète dans le Danube que nous longeons avant d'atteindre Melk. Nous y embarquons pour une mini-croisière, au pied de cette non moins célèbre abbaye couronnant une butte rocheuse, dominant le Danube bleu de plus de 50 mètres. Cette abbaye est l'épanouissement le plus complet de l'art baroque en Autriche.

Que dire de cette mini-croisière, c'est un enchantement. Pour une fois, le Danube a sorti sa « robe bleue » et notre embarcation fend les flots, se frayant un passage et laissant derrière elle des vagues ondulées et fleurées d'écume.

De chaque côté des rives, ce ne sont que villages fleuris groupés autour de leur église, avec leurs clochers différents : toits pointus ou à bulbe. Et

ces vignobles qui donnent ce vin léger que l'on sait boire le soir, sous les tonnelles à Grinzuig.

La vallée se resserre peu avant Durnstein. C'est le plus beau passage. Vous souvenez-vous si vous l'avez vu sur « vos écrans » : Sissi descend ce fleuve sous les acclamations de la foule des paysans, des vigneron, si gracieuse, saluant au passage ce bourg pittoresque au pied de son château fort : « allant vers son destin tragique ». C'est un des sites les plus frappants de la Wachau. Nous débarquons à Krems ; ici se termine cette « promenade sur l'eau ».

Sans toutefois atteindre la grandeur et la beauté de la descente du Rhin, il y manque les remous des vagues venant se briser sur les récifs, récifs sur lesquels le pêcheur charmé par le chant de la Lorelei venait briser sa barque. Et puis ce « Burgs romantiques » si chers à Victor-Hugo couronnant les collines sauvages. Ici, moins d'angoisse, mais une douceur exquise et reposante.

Notre car nous attend. A présent, la plaine danubienne perd son charme, elle s'industrialise à l'approche des grandes villes. Le Danube continue sa course, nous le perdons des yeux, un rideau de verdure s'ouvre devant nous : c'est la forêt viennoise, légendaire. Une route en lacets nous mène au Kahlenberg. La vue sur Wien est inoubliable. C'est un peu Paris, vu de Montmartre ! Mais sous un ciel plus serein. Il semblerait que cette forêt viennoise protégerait Wien des nuages venus de l'Ouest. Et puis... il y a ce Beau Danube Bleu qui côtoie la ville mais ne la traverse pas. Il s'écoule vers l'Est traversant le Mur ! Sous les rayons du soleil couchant il perd sa teinte. A Budapest, il « rougira » indifférent aux danses en diablées des czardas et aux sanglots des violons tziganes et finira dans la Mer Noire, tristement, en signe de deuil.

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Cette «vue est émouvante. Wien est bien là. «Wien, Wien nur des Allein», fidèle à son passé historique, résidence impériale pendant plus de six siècles, Wien est fortement marquée du sceau des Habsbourg.

La capitale de l'Autriche s'ordonne autour de la cathédrale St-Etienne, avec son toit d'ardoises multicolores. On a conservé son prestige incomparable qui évoque le rythme de la valse ou la silhouette de la grande roue du Prater, avec le souvenir des Habsbourg, ses monuments, ses musées et son Opéra... mondialement connu. Wien n'est qu'à 70 km du rideau de fer et fut poste avancé de l'Empire romain, puis bastion de la Chrétienté devant lequel vinrent se briser les assauts des Turcs.

On voudrait s'arrêter davantage que déjà le car nous emporte vers notre hôtel, salué par les grands arbres de la forêt viennoise qui frissonnent. Nous arrivons dans un palace où un apéritif de bienvenue nous attend. Nos chambres offrent le plus grand confort et nous passons à table dans un salon «Beethoven». Le dîner nous est servi très «style Empire», démocratiquement.

Mais peut-on terminer une si belle journée sans aller dans un de ces petits villages de vigneron, comme Grinzing et tant d'autres, qui dominent Wien, dans lesquels, sous les tonnelles de vigne vierge tamisant la nuit étoilée, on vous sert ce petit vin blanc de l'année, accompagné de petits cubes de fromage.

Dans ce cadre bon enfant, on oublie ses soucis, ses peines. On veut espérer encore. Aimer, boire et chanter au son de l'accordéon. Danser follement, comme si nous avions retrouvé nos jambes. C'est un peu Nogent, Robinson des années folles ! Comme c'est loin tout cela. Les barques sur la Marne. Les canotiers emportés par la brise. Les rires joyeux de nos vingt ans.

Le retour tardif par le Ring, nous permet d'admirer les monuments éclairés avec art et soins. Tout est beau, c'est un plaisir des yeux.
MERCREDI 23 JUIN.

Journée de détente aujourd'hui consacrée à la visite de la ville. Le car nous mènera en plein centre, non loin de la cathédrale. Visite de la Hofburg, Palais Impérial et résidence des Habsbourg, somptueusement décoré, le «Vieil Empire» semble renaitre dans toutes ces salles et galeries aux riches tableaux et mobilier ; pour en terminer, la salle à manger où le couvert est mis avec un luxe inouï.

En arrivant place de la Cathédrale, on est surpris par la masse de celle-ci. Il faut s'en éloigner un peu pour pouvoir l'admirer, ainsi que sa flèche qui s'élève dans le ciel d'azur, avec élégance et finesse. Comme Wien, la Cathédrale et bien d'autres monuments ont beaucoup soufferts de la dernière

guerre. Le temps cicatrice les blessures mais les stigmates à jamais resteront gravées. La pierre calcinée par endroits est devenue lépreuse (par la folie des hommes) et ne revivra plus...

Nous déjeunons dans une de ces brasseries différentes de celles de Munich, mais aussi agréables. La bière convient à tous comme le repas. A remarquer : les serveuses ne portent plus les chopes de bière, elles ont de petits chariots pour servir les convives. Tout évolue, le service aussi. Le passé s'en va... La vie change aussi !

Non loin de cette brasserie, la « crypte des Capucins » se visite avec respect dans un calme imposant. Le sarcophage de l'Impératrice Marie Thérèse et de son mari est décoré de leurs statues et de celle d'un ange prêt à jouer de la trompette le jour du Jugement dernier. Mais ce sont ceux de François-Joseph, d'Elisabeth (Sissi) et de Rodolphe qui retiennent le plus les visiteurs. Le souvenir de la fin tragique de l'Impératrice et de son fils à dire à l'Empereur peu avant sa mort : « Rien nous aura été épargné ». Laissons ces 12 empereurs et ces 16 impératrices et plus de 100 archiducs, empereurs, velis dans cette crypte, dormir jusqu'à la fin des temps. Un seul n'y dort plus : le « Roi de Rome », il repose auprès de son père, aux Invalides, depuis un soir de décembre 1940. Le père et le fils sont côte à côte, seule l'Impératrice Marie-Louise, « Impératrice des Français », est demeurée auprès des Habsbourg.

Le Château de Schonbrunn devait surpasser toutes les autres résidences royales, même éclipsées Versailles. Ces projets grandioses ne furent jamais réalisés, faute de moyens financiers. Il n'en resta pas moins comme une réussite architecturale. L'harmonie de l'ensemble est soutenue par la couleur « ocrée » appelée « jaune Marie-Thérèse », rehaussée par les encadrements verts des fenêtres. Une belle perspective sur la « Gloriette » surmontée de l'Aigle Impérial. Les jardins sont une remarquable création de l'Art Baroque où se mêlent la mode du style rococo et de l'Antique.

Les souvenirs historiques sont nombreux. Schonbrunn : Mozart enfant étonna la Cour, Marie Antoinette y jouera, Napoléon y dormira après Austerlitz. L'Aiglon y mourra sous l'œil glacial de Metternich. François-Joseph, dans sa solitude, y ferma les yeux, la fin de son règne précédant la fin de l'Empire Austro-Hongrois. Charles IV, dernier des Habsbourg, y signa l'acte de son abdication le 11 novembre 1918.

Cependant, après 63 ans d'exil, l'ex-impératrice Zita, la Grande Dame en Noir, revenait pour la première fois à Wien, dans cette cathédrale où elle fut couronnée, accueillie avec respect par la foule de ces viennois qui ne l'avaient pas oubliée. Un jour elle aussi dormira dans la crypte des Capucins, auprès du « dernier Empereur d'Autriche » son époux.

Une journée bien remplie qui s'achève et pourtant, il n'en n'est rien. Peut-on venir à Wien sans terminer avec « un soir à Wien » ? C'est au Kursaal, dans ces salons richement décorés, sous les lustres étincelants comme au temps de la Cour que nous prenons place. L'orchestre viennois nous accueille au chant des violons langoureux et de mélodies très viennoises. Un rêve qui semble se réaliser... Valse dans cette salle où les Strauss connurent le succès et la gloire. Ecouter ces valses qui enchantèrent la Cour comme tous les Viennois.

En attraction, deux couples qui valsent à la perfection. Comme des patineurs, ils glissent gracieusement sur le parquet ciré. On ne se lassera pas de les voir ainsi nous charmer. Aussi, à notre tour, nous nous risquons... avec un peu moins de grâce ! Mais heureux de valser ici même, en ce lieu : « un seul soir à Wien », tout comme autrefois « Valses à Wien »... comme nous sommes loin de Paris. Un rêve... que nous ne pourrions oublier.

Il se fait tard quand nous regagnons notre hôtel. Mais qu'importe, on ne vient pas tous les jours à Wien. Savoir si jamais nous y reviendrons.

JEUDI 24 JUIN.

La matinée est libre. Nous en profiterons pour flâner dans les jardins, devant les monuments et les très beaux magasins, riches en bijoux comme en pâtisserie. Ces « viennoiseries » sont tentantes et délicieuses.

Du temps nous est accordé : une visite à « Manège espagnol » pour voir évoluer les magnifiques cheveux blancs « Lippizans ». Exécution parfaite de pas et de sauts à des allures très différentes. C'est un très beau spectacle. Les écuyers portent un habit brun à parements de soie noire, culottes de peau blanche, hautes bottes, l'épée et le bicorne. Les chevaux dansent le quadrille, la polka et la valse lente. Que de rivaux !... pour Saumur et son Cadre Noir.

Ce sera notre dernier déjeuner à Wien dans cette superbe salle de la « Rathauskeller » : ces boiseries et panneaux décorés resteront inoubliables. Sur le décor, nous devons nous retirer.

Le car nous attend. Nous partons. Un beau car couronne la ville, la forêt viennoise s'entrouvre une fois encore, les grands arbres nous saluent, puis se referment, laissant de cette « mer de verdure » émerger une dernière fois la flèche de la Cathédrale qui disparaît bientôt dans ses flots verts. « Auf Wiedersehen Wien »... Au revoir Wien...

La campagne viennoise offre ses paysages variés, quelques coteaux et des ruisseaux ombragés. Ici, calme est reposant, comme le décor... et pourtant voici un petit village, un clocher, celui d'un couvent de Carmélites, édifié par ordre de l'Empereur sur l'emplacement d'un pavillon de chasse.

Mayerling : ici se déroula un drame qui bouleversa le monde. Aujourd'hui encore, le mystère du secret dont la Cour enveloppa ce drame n'a pas encore été à ce jour résolu. Les hypothèses les plus fantaisistes n'ont pas manqué d'alimenter les « médias ». Seuls, les « amants tragiques » ont été portés avec eux la vérité. Rodolphe dort dans la chapelle des Capucins ; Marie Vetsera repose dans le petit cimetière d'Heiligenkrentz, une simple tombe

27 MARS 1981

Souvenons-nous : Marlioz.

Deux ans, déjà, notre aumônier le Père DERISOU nous quittait.

Une pieuse pensée de tous ceux qui l'ont tant regretté, et fidèle amitié à sa famille.

L. V.

DIVERS

Il n'est jamais trop tard de rejoindre l'Amicale !
 Bienvenue à Richard GASCON qui retrouve des anciens camarades d'Ulm, grâce à DELAUNAY. Accompagné de son épouse, il a pu, dans l'ambiance du premier jeudi de mars, fort sympathique, avec beaucoup d'émotion, évoquer ses « évasions » avec DUEZ, REIN, COURTIER du même kommando et les retrouver après si longtemps.

Toujours nombreux ce premier jeudi de mars, et inscriptions pour le Banquet.

Notre « Mascotte » Huguette CROUTA présidait, en l'absence du Président SCHROEDER, entourée de Mme MIQUEL et de MM. et Mmes DUEZ, ARNOULT, BATUT, REIN, COURTIER, GASCON, SENECHAL et DELAUNAY.

Nous devons excuser... pour grippe : Marguerite SCHROEDER, Yvonne VECHAMBRE, FAUCHEUX, GRESSEL, HINZ, PRIGENT, Mme BERCHOT.

A toutes, à tous, meilleure santé et à bientôt.

A vous revoir, toutes et tous au prochain Premier Jeudi : jeudi 5 mai 1983 à Opéra-Provence.

Amitiés.

Lucien VIALARD.

Le coin du sourire

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

Horizontalement :

1. Ne s'oublie pas. — 2. Les S.S. en étaient spécialistes. — 3. C'est avec eux que l'on a retrouvé la liberté. — 4. Nos regards étaient tournés vers lui. - Personnel. — 5. Ce que paraissaient tous les moments de captivité. — 6. petite. — 7. Pénétrait. — 8. Ancienne ville de Thrace. — 9. Adverbe. - Grande école.

Verticalement :

1. Mots croisés. — 2. L'avoir dans sa manche est précieux. — 3. Circonspects. — 4. Eructation en montant. - Ce qu'étaient les bons moments des P.G. — 5. Endroit précis. - Contestas. — 6. Perdue de bonne heure par le S.S. — 7. Fin de captivité. - Adoré par le P.G. lorsqu'il était bébé, et aussi plus tard... — 8. Le comportement cruel des S.S. n'avait pas besoin de l'être. - Chemise brune. — 9. Points. - Crochet.

UN LIVRE DE CAMPAGNE

Un des premiers écrivains d'Allemagne et d'Europe aujourd'hui, Ernst JUNGHER, vit à Wilflingen, en Haute-Souabe, près de Sigmaringen.

L'œuvre et l'homme ont fortement retenu l'attention depuis toujours. Face aux alignements et aux garde-à-vous successifs auxquels les idéologies les plus contrastées, en apparence, ont cherché à soumettre les hommes de ce siècle, il était (est) risqué de se définir et de se vouloir un singulier, un en-dehors, un rebelle ou un contemplateur solitaire. La question n'est pas neuve et Junger s'y est trouvé confronté, comme tant d'autres, avant et après lui ; mais indifférent à la popularité et aux honneurs, poursuivant son œuvre sans se laisser, aussi libre d'elle que de tous, il est resté l'homme de la réserve silencieuse et acharnée, qui évite de se lier au pouvoir, le spectateur pur, l'anarque — concept proprement jungérien, qui n'est en rien l'anarchie...

Suite page 8.

que des mains anonymes continuent à fleurir. La nuit de Mayerling restera dans les mémoires. Elle symbolisera encore longtemps l'amour fou d'une très jeune fille et le désespoir d'un prince épris d'absolu.

Nous voici sur la route, remontant la vallée du Danube. Dans les lointains, la silhouette de l'Abbaye de Melk, aux 3 000 fenêtres, puis c'est Linz, métropole industrielle bâtie sur les deux rives du Danube, que nous saluons une dernière fois.

Nous sommes à présent dans la région du sel : le « Salzkammergut », très riche par ses lacs, ses villages, sentant bon... l'opérette ! Le tourisme y est roi. Nous longeons le « Traunsee » dans lequel les montagnes viennent se rafraîchir. C'est le plus profond lac d'Autriche, mais cela n'impressionne pas les voiliers... ni les planches à voile.

Bad-Ischl, la ville d'eau d'Autriche, doit sa renommée à François-Joseph. Le sel a fait sa richesse, attirant une foule princière à l'époque et plus démocratique à présent. Dans ce décor de montagnes très boisées, avec ses parcs et bâtiments publics, Bad-Ischl peut rivaliser avec Vichy.

Bien sûr, je n'oublie pas « Saint-Wolfgang ». Son lac sur lequel glissent les cygnes, indifférents aux bateaux à roues et sa bonne « Auberge du Cheval Blanc ». A présent, nous dirons « L'Hostellerie ». Que reste-t-il de cette auberge que j'ai connue, simple et si jolie ! François-Joseph, en son temps, venait y oublier ses soucis. Transformée en palace, tout le charme a disparu si ce n'est la terrasse sur l'eau, seul vestige du temps passé. C'est bien dommage pour les yeux. C'est maintenant une masse qui se reflète dans le lac, étouffant la petite église qui possède un des plus beaux retables d'Autriche. D'autres petits villages effaceront cette erreur, ce mauvais goût par leur naturel. On y trouvera le charme de cette région si voisine de la Bavière.

Le soleil descend et dans ses rayons embrase la « Rome du Nord ». Voici Salzbourg : le « beau fleuron », la « merveille de l'Autriche ». Nous en reparlerons demain...

VENDREDI 25 JUIN.

Au pays de Mozart (Salzbourg)

Une cité ancienne qui ne vieillit pas mais qui garde son image. Nous allons la découvrir ce matin.

La cité des « Princes-Evêques » : ses rues si pittoresques, avec leurs enseignes en fer forgé et doré, dominée par une colline d'où jaillit une impressionnante forteresse.

Une promenade dans le Jardin Mirabel révèle les perspectives les plus diverses dans le domaine architectural comme dans celui de la nature. Les parterres de roses, les massifs épanouis, quel régal pour les yeux. Le bassin et son jet d'eau que le soleil transforme en une rivière de diamants. Il faut admirer de la terrasse du Café Winkler la beauté de cette ville et son charme indéfinissable. Une lumière douce, un site remarquable, c'est Florence vue de la Place Michael-Angelo ; ici la Salzback remplace l'Arno. Comme à Venise, les arts et la nature se sont liés secrètement pour offrir à l'homme une joie sereine et le mettre en contact avec la beauté. Les montagnes se dressent à l'horizon et les environs, que nous avons traversés, offrent les plus séduisants spectacles de l'Autriche.

Et Mozart ? me direz-vous. Mozart est partout et l'on fait queue pour visiter sa maison natale dans cette petite rue si riche en enseignes dorées et forgées. Oui, Mozart est partout... sauf dans le petit cimetière où la fosse commune fut son tombeau.

La cathédrale domine une belle place. Chaque année, concerts et représentations de qualité y sont donnés. Entrons dans cet édifice. Le style baroque perce à travers les dernières manifestations de la renaissance italienne. L'intérieur frappe par son ampleur et la richesse de ses marbres, de ces stucs et de ses peintures. Et que dire de cette chorale... improvisée par un groupe d'étudiants américains. Quelle beauté d'entendre de telles voix. Si ce n'était le lieu on voudrait applaudir.

Nous ne verrons pas tout. Il faudrait flâner davantage, s'arrêter longuement devant les fontaines, les places multicolores, fleuries et les ruelles se faufilant entre ces vieilles demeures aux frontons nimbés de souvenirs où se bouscule la foule étonnée des visiteurs. Quand le soleil de midi darde ses rayons, un peu las mais ravis, nous regagnons notre hôtel.

L'après-midi, le temps le permettant, nous irons à « Berchtesgaden ». Plus favorisés que l'an dernier, la montée au « Nid d'Aigle » est impressionnante par une route en lacets, nous pouvons découvrir le panorama si cher au Führer : le plus beau des lacs bavarois, le « Koenigsee », par un ascenseur taillé dans le roc, en quelques minutes nous gravissons les 200 mètres pour arriver dans un restaurant aménagé dans ce que fut ce « fortin ». Il n'en reste que la grande cheminée intérieure, portant encore les traces des bombes. A présent ce sont des tables, des chaises — nous nous asseyons — dans ce lieu même où tant d'ordres furent donnés pour la honte de l'humanité.

De retour à Salzbourg, pour les mélomanes, un concert dans une des salles de marbre du Château Mirabell. Un trio exécute dans un silence complet : Mozart, Schubert, Beethoven. C'est la perfection... que l'oreille ne pourra jamais oublier.

SAMEDI 26 JUIN.

Nous amorçons déjà le retour, laissant Salzbourg à d'autres visiteurs. Le col du Steinpass est franchi dans ce décor grandiose des Alpes autrichiennes aux cimes enneigées. Longeant le lac de Zell-am-See, nous voici bientôt au pied du Grossglockner qu'il faudra franchir, mais couvrons-nous. La montée du col en lacets est rude et le brouillard n'en facilite pas l'accès. Un arrêt à la terrasse de la « Franz-Joseph Hohe » ; de là on découvre le grossglockner, point culminant (3 797 m) des Alpes autrichiennes. A ses pieds, un éblouissant glacier. C'est féérique. Les marmottes gambadent joyeuse-

ment dans ce parc protégé, dans ce décor familial, en toute tranquillité. Le ciel est dégagé quand nous attaquons la descente qui donne le vertige. Le brouillard ayant disparu, nous apercevons tous les lacets qu'il faudra prendre prudemment avant d'arriver à Heiligenblut pour déjeuner. Ce sera pour beaucoup le plus beau souvenir de ce voyage. L'hôtel spacieux, typiquement tyrolien, nous attend.

Heiligenblut marque pour le touriste qui vient de traverser les « solitudes » de la haute montagne, le retour à la vie civilisée. Le site, vu de l'église, en direction de Grosslockner, tente de nombreux amateurs de souvenirs photographiques. C'est aussi populaire que Ramsau en Bavière et tout aussi beau. Une fois de plus, il faudra s'arracher à ce merveilleux décor et reprendre la route... que déjà s'annonce à l'horizon les cimes dentelées des Dolomites italiennes.

Paysage dantesque, surtout que nous sommes gratifiés d'un orage avec ses éclairs zébrés. Il nous accompagnera jusqu'au Brenner que nous franchissons sous de véritables trombes d'eau. Enfin, le soleil sourira justement à nouveau quand nous arriverons à Innsbruck, terme de cette journée, bien remplie. Aussi, pour oublier notre fatigue (le voyage commence à se faire sentir), une soirée tyrolienne connaîtra un vif succès de la part de tous ces groupes étrangers venus, une fois encore, avant d'en terminer, applaudir ces troupes joyeuses qui savent si bien nous amuser et nous faire chanter.

DIMANCHE 27 JUIN.

Innsbruck. La matinée sera brève et la visite en souffrira un peu. Il pleut, les parapluies sont de rigueur. Dommage pour la capitale du Tyrol. Les nuages trop bas ne permettent pas de contempler les glaciers qui ceinturent la ville, dans toute sa splendeur, située à l'intérieur même de la chaîne des Alpes. Même sous la pluie tout est beau à regarder : le « Toit d'or » ou la « Maison des porcelaines », le Palais Impérial « jaune Marie-Thérèse », le Mausolée de Maximilien et les chevaliers dans leur armure « colossale ». Une note vient égayer ce circuit « sous la pluie », comme cela se chante : tous ces parapluies multicolores apportent un peu de ce soleil qui nous aura boudé.

Au revoir Innsbruck. Il faudrait y revenir, car cette ville mérite plus de temps et conserve des trésors que nous n'aurons pas vu. Sait-on jamais ? Par le col de la Silvretta, enneigé et froid, nous allons redescendre dans la région montagneuse de l'Arberg, berceau du ski alpin.

A 2030 m., un plan d'eau artificiel a créé un magnifique site de haute montagne. Je n'ai pas compté les nombreux virages et lacets pour atteindre la vallée, mais cette descente est très impressionnante. Cette vallée offre des aspects plus alpestres avec ses clochers à bulbe, ses maisons de bois sombre, toutes fleuries, éparpillées sur les pentes qui donnent un charme particulier à tous ces villages.

Dans la soirée, nous arrivons à Feldkirch, porte d'entrée de l'Autriche mais pour nous, ce sera la sortie. Cette ville fortifiée, massée au pied de son château, à la sortie du dernier défilé de l'Ill, a su conserver la régularité de son plan médiéval et le charme vieillot de ses places à arcades.

Notre dernière nuit dans ce « palace » nous enlèvera toute fatigue et nous laissera rêveurs... après tant de kilomètres parcourus.

LUNDI 28 JUIN.

Nous quittons l'Autriche...

Un dernier regard vers ce beau pays, déjà nous traversons le Duché de Lichtenstein ; l'autoroute nous mènera à Berne, capitale fédérale de la Suisse, fière de ses « banques »... comme de ses « ours » ! qui amusent grands et petits de leurs cabrioles, mais... ne tombons pas dans la fosse, allons plutôt déjeuner.

Laissant derrière nous les Alpes, voici Neuchâtel et son lac. On y parle français avec cet accent chantant que l'on retrouve en Franche-Comté ou en Savoie. La frontière est passée : Pontarlier, Champagnole, Lons. Nous sommes heureux de nous retrouver chez nous après une absence... qui a pu paraître longue : 9 jours loin du pays, cela ne nous empêchait pas d'y penser souvent.

Chalon-sur-Saône, terme de ce circuit que j'ai essayé de résumer. Nous allons nous séparer le cœur un peu serré... comme chaque fois.

La vie continue et reprend son chemin, avec ses joies et ses peines. La joie nous l'avons connue... et depuis, une grande peine aussi. Quand vous lirez ces lignes, un seul ne les lira pas : Jules MARCHAND, si bon, si serviable, nous a quittés deux mois après ce retour. Un grand vide parmi nous tous, qui l'aimions bien.

En souvenir et à la mémoire de ce camarade belge, quelques anciens d'Ulm se sont rendus le 20 février sur sa tombe pour y déposer une plaque, que ses camarades ont fait graver, dans l'émotion que vous comprenez et partagez.

Nos rangs s'éclaircissent. La vie le veut ainsi. Il faut savoir sourire le cœur douloureux et comme chante Ch. Dumont : « un souvenir, ça va, ça vient »... et quelque fois... ça vous revient.

Lucien VIALARD.
 Ancien d'Ulm - V.B.
 Février 1983.

REMERCIEMENTS

Les enfants de Jules MARCHAND : Jean-Marie, Françoise et son mari, ont été très sensibles au geste de tous les amis français et belges pour la plaque-souvenir des Anciens d'Ulm, déposée sur la tombe de leur père. Ils remercient tout spécialement ceux, qui y ayant participé, n'ont pu venir à Taminet et être ainsi remerciés de vive voix.

Famille Marchand.

UN LIVRE DE CAMPAGNE (suite)

Abondante et diverse, traduite en de nombreuses langues, l'œuvre marque bien la dimension de la pensée. Grand lecteur biblique, connaisseur exemplaire de la civilisation grecque, admirateur éclairé de la culture française dont il parle fort bien la langue, Junger est un écrivain de talent et un penseur de haut rang. Il faut plonger intensément dans ses livres pour apprécier à leur juste valeur les multiples facettes d'une philosophie qu'il semble avoir résumée dans cet aphorisme : « La grandeur humaine doit être sans cesse reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme ».

Né le 28 mars 1895 à Heidelberg, il se révèle très tôt d'esprit contestataire. A 18 ans, il fuit la maison paternelle pour s'engager à Verdun dans la Légion Étrangère Française, grâce à un artifice vite mis à jour par son père... et le rêve échouera.

En août 1914, il se porte volontaire. Plusieurs fois blessé et cité il sera « le plus médaillé des soldats de la première guerre mondiale ». Il a relaté ses souvenirs dans « Orages d'acier », un livre qui montre le combattant valeureux et le meneur d'hommes qu'il fût. Resté dans la Reichswehr jusqu'en 1923, il entreprendra ensuite des études universitaires et exerça quelques années des activités de publiciste nationaliste sous la République de Weimar.

A l'arrivée du nazisme — qu'il juge populacrier — il refuse toute compromission avec lui : « Je dois à Adolf Hitler d'avoir compris que je n'avais pas à m'aventurer dans la politique ; il fut mon Mentor politique **ex negativo** — au milieu des tempêtes d'enthousiasme qu'il déclina, et indépendamment de leur occasion, de leur direction et de leur contenu, je sentais que je n'avais rien à faire avec cela ».

Il se « réfugiera » dans le Harz où il va s'adonner à l'entomologie et à la botanique, ces « Chasses subtiles », ainsi qu'il les nomme. En juillet 1939, il publiera « Sur les falaises de marbre », allégorie sur la tyrannie, qui le rendra suspect aux autorités...

Mobilisé, (il a 44 ans) il va faire la campagne de France. Son « Journal » publié en traduction française dès 1942, resté longtemps introuvable, réédité en 1979, paraît aujourd'hui au « Livre de Poche, biblio, 1982 » sous le titre assez peu guerrier de « Jardins et Routes », dont l'éditeur nous dit que Junger « s'y intéresse surtout à ce survit après toutes les batailles : le fleuve, les roseaux, les rigueurs intemporelles d'un hiver presque semblable aux autres ; le calme des vastes plaines françaises et la splendeur des jardins, à peine troublés par l'agitation et le passage des guerriers et des fugitifs ; le témoignage d'une très ancienne civilisation, qui a connu bien d'autres épreuves et en connaîtra peut-être encore ».

« Jardins et Routes » est un livre passionnant. J'ai entrepris sa lecture sans aucun préjugé, mais ce n'est qu'au fil des pages que je me suis lentement défilé d'une impression troublante, qui tenait sûrement au fait que l'auteur et moi nous étions ensemble dans ce livre et dans cette aventure, comme soudés l'un à l'autre, inexplicablement...

Le 1^{er} septembre 1939, l'auteur écrit :

« ...au petit déjeuner, le garçon (d'hôtel) me demanda d'un air entendu si je connaissais les nouvelles du jour. Elles annonçaient que nous étions entrés en Pologne. Dans le courant de la journée... je connus les autres dépêches qui confirmaient que la guerre avait éclaté également avec la France et l'Angleterre... »

Aucun commentaire, aucune émotion apparente devant un événement si considérable. Trois jours avant, il notait pourtant : « ...les sujets de querelle sont à tel point accumulés que seul le feu peut les résoudre ». Mais rien n'est dit sur les origines de ce contentieux.

Capitaine, commandant de compagnie, l'hiver 39-40 le voit prendre position sur la rive allemande du Rhin, près de Greffern, face à l'autre sur laquelle « les Français se montrent sans que nous tirions sur eux et réciproquement ». Bizarries de la drôle de guerre, qui pouvait aussi bien, certains jours ou nuits se révéler meurtrière. Exemple, le 29 mars 1940 :

« De l'autre côté, dans l'ouvrage blindé Rhin rouge, où logent des gaillards enragés, une mitrailleuse se déclencha et deux artilleurs restèrent étendus sur le talus... »

Cette pratique de guerre de position, sporadique et alternative, avec ses nécessités tactiques et ses aléas, pour contraignante qu'elle fût, se doublait chez ce soldat philosophe qu'était Junger, d'une activité intellectuelle constante : lectures diverses, écriture, correspondance et même observations naturalistes.

« Cependant que je contempiais la pente boisée de la Forêt Noire, des roseaux, sur la rive de l'ancien Rhin, s'échappa une petite bête agile, pommelée rouge brun fauve, avec un bout de queue noir qui s'enfuit à travers champs ».

« Parce que les Français du blockhaus Rhin rouge ont une fois de plus ce matin envoyé sans rime ni raison toute une série de projectiles sur notre position et que je leur en veux encore de l'incident de mon anniversaire — ce qui lui valut pourtant la croix de Fer pour avoir, sous le feu des balles françaises qui l'encadraient ferme, sauvé un des deux artilleurs, resté blessé — j'ai fait tirer l'après-midi deux cent cinquante balles traçantes et pénétrantes sur le créneau dans l'embrasement duquel brille une mitrailleuse... »

Ainsi, au jeu de la vie et de la mort, coulaient les jours et l'eau du fleuve en cet hiver de guerre « drôle ».

10 mai 1940 - La Hollande et la Belgique sont envahies, les divers fronts rallumés. Le capitaine et ses hommes font mouvement, direction le Palatinat. Junger cherche le combat qui semble le fuir au fur et mesure qu'il s'en rapproche, les avant-gardes de son armée et les stukas enfonçant le front allié avec suffisamment d'efficacité pour se passer de son concours.

Le combat actif, dans le choc des batailles adverses, lui écherra peu. Il en marque quelque dépit dans les pages de son journal : « ...mon général, pouvons-nous espérer que nous verrons encore le feu ? — Ça viendra, ça viendra. Vers Saint-Quentin ».

25 mai 1940 - « Dans la journée, comme d'habitude, rien que des avions allemands ». Et quelques jours après : « Ce qui me semble inquiétant pour notre adversaire, c'est que nous n'apercevons pas le moindre avion français ».

Curieuse et remarquable sollicitude, mais qui ne doit pas surprendre, la guerre restant cet instant privilégié de la vie où l'ennemi et vous « n'êtes qu'un seul corps ». Les combats d'escadrilles dans le ciel, les duels d'artillerie, les assauts de tranchées constituent ces « corps à corps » que Junger reconnaît, depuis 1916 sur la Somme, comme l'essence de la guerre. Il espérait des batailles d'homme, il n'en eut que de matériel. Non, décidément, cette guerre le dérouta par sa différence avec la Grande.

Au sein de sa propre armée, le capitaine Junger serait-il en retard d'une guerre précisément ? Ou son dépit est-il le point de passage obligé d'une conception différente du monde, que son œuvre ultérieure révélera (romans, essais philosophiques et autres méditations sur le temps, l'Histoire, le destin de l'Homme, etc. ?)

Le voici bientôt à Laon — avec quelques centaines de prisonniers, français et belges, qu'il traitera bien — observateur attentif des désastres de la guerre, soucieux de protéger les richesses des maisons ouvertes à tout vent, les trésors des musées, des bibliothèques, des édifices publics, à la portée de qui voudra, propriétaires, conservateurs et éducs enfuis. C'est le poète chez Mars !

18 juin 1940 - Montmirail, mons mirabilis :

« Dans la matinée, une colonne de plus de dix mille prisonniers français traverse la ville. On ne voyait que quelques sentinelles qui les accompagnaient, baïonnette au canon, pareilles à des chiens de garde... En queue, je vis paraître un groupe d'officiers grisonnants, porteurs de décorations de la Grande Guerre... Leur vue me saisit. Je fis ouvrir la grille (de l'école) et les fis introduire dans la cour. Je les invitai à dîner et à passer la nuit chez moi... »

« En les interrogeant sur les causes de cet effondrement subit, j'appris qu'ils l'attribuaient aux attaques de bombardiers en piqué. Les liaisons, l'arrivée des réserves et la transmission des ordres s'en étaient trouvées empêchées dès le commencement... A leur tour, ils me demandèrent si je pouvais définir les causes de notre succès ; je répondis que je le regardais comme une victoire de l'ouvrier, mais il me sembla qu'il ne comprenait pas le vrai sens de ma réponse. C'est qu'ils ignoraient les années que nous avons vécues depuis 1918 et les leçons que nous avons façonnées comme en des creusets brûlants ».

Fin juillet s'achève l'équipée de Junger à travers les vastes plaines de l'Artois et de la Picardie, qu'il admire. Perplexe d'être resté « si loin du feu », par Faulquemont, Saint-Avold, Lauterbach, le capitaine et ses hommes remontent vers leur pays.

« Nous franchîmes la ligne Maginot et traversâmes les abords de l'ancien front avec leurs villages déserts dans les jardins sauvages desquels brillaient de loin les hauts châteaux de Notre-Dame parmi les têtes mauves de chardons ».

La lecture de ce livre de guerre terminée, je me suis senti paradoxalement pacifié. Sur l'écran de ma mémoire, un vieux film s'était déroulé, que je n'ai pas hésité à reconnaître : l'histoire en était bien celle-là. Qu'elle fut contée par l'adversaire m'importait assez peu, une certaine sérénité et le temps aidant, car « ne devons-nous pas combattre avant tout en notre propre cœur ce qui voudrait s'y durcir, y devenir métal et pierre ? »

Tous les combattants de 1939-40 auront envie de lire « Jardins et Routes », ils se reconnaîtront sûrement dans le miroir que l'auteur promène sur les chemins de leur passé.

En avril 1941, Junger est affecté à l'Etat-Major du Commandant Militaire de Paris, ce qui lui permettra de fréquenter le milieu intellectuel français de la capitale où il compte de nombreux amis. Les tomes deux et trois de son « Journal » traitent de cette période, dont ils révèlent bien des aspects... que les P.G. que nous fumes auraié eu bien du mal à imaginer.

Bientôt mêlé aux conjurés, militaires et civils, qui osèrent l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, Junger échappera au sort tragique de ses inspirations et de ses auteurs, il sera chassé de l'armée « pour indignité ».

En 1945, dans la zone américaine, il récusera le tribunal de dénazification pour la simple raison qu'il n'avait jamais été nazi. Il fut alors « interdit de publication » jusqu'en 1949. Entre temps, il avait choisi d'habiter en zone française d'occupation où sa demeure devient le lieu de rencontre entre le maître et quelques-uns de ses admirateurs français. Son œuvre ne cessa plus dès-lors de croître en volume et en reconnaissance internationale.

En 1975, lors de son quatre-vingtième anniversaire, il eut cette remarque : « Atteindre quatre-vingts ans, ce n'est pas un mérite. Mais c'est un tour de force en ce siècle, le nôtre, qui entrera dans l'histoire comme ère de grands troubles et de grands passages... » Passage, un mot-clé de la pensée Jungérienne...

J. TERRAUBELLA.
12205 - V.B.

P.S. - Le « Journal », mis à part le reste de l'œuvre, comprend quatre tomes. Leur titre général en allemand est « Strahlungen » (Rayonnements) évocateur de la pensée plurielle qui l'anime.

Ainsi, dans « Jardins et Routes » l'aspect « combat » que j'ai privilégié pour Le Lien, comporte, en contrepoint, un très grand nombre de considérations morales et philosophiques, accessible, de notations diverses, constituant autant d'amers ou jalons, pour la compréhension et la lecture de l'œuvre ultérieure.

Cet article était rédigé avant la polémique politico-littéraire qui a surgi en Allemagne, en août dernier, lors de l'attribution du prix Goethe 1982 à E. Junger. Je n'y ai rien changé.

Point de vue

Cette année l'Assemblée Générale se déroula le 27 mars sous un ciel pluvieux, un lendemain de changement d'heure et le jour des Rameaux. Pourtant l'église de la rue Raymond Temple était pleine et beaucoup d'anciens P.G. belges et français étaient groupés derrière notre drapeau placé dans le chœur, face à l'assistance.

L'Office, très long en ce jour de fête, déréglait un peu l'heure prévue, car l'Assemblée Générale commençait avec quelques quarante minutes de retard et l'ordre du jour ne fut pas très bien respecté.

Langevin, en début de séance, demanda à la petite quantité de présents, une minute de silence à la mémoire des 35 disparus de 1982 et de tous nos autres amis, puis il donna la parole à l'ami ROSE qui nous donna lecture du P.V. de l'Assemblée de 1982 et de son rapport moral de la vie de notre Amicale. Inutile de vous dire que ni personne, ni aucun commandant furent oubliés ; c'était du travail bien fait, net, précis et les applaudissements qui suivirent la fin de son exposé lui prouvèrent notre reconnaissance.

L'exposé de notre grand argentier dura trois minutes, mais c'était, là aussi sans bavures et nous étions rassurés sur la santé de notre Amicale.

Puis LANGEVIN donna à parole à SIMONNEAU qui nous parla de ses rencontres avec nos dirigeants actuels. Rien de bon, je crois, à attendre de cet ancien prisonnier porté à la plus haute charge du pays dans la conjoncture actuelle. C'est regrettable. Enfin, espérons que les jours prochains seront meilleurs et que tous les anciens P.G. pourront profiter à 100 % de leurs droits largement mérités. Puis il parla de STORCK, cloué sur sa chaise roulante, à Angers, et le remercia bien vivement avec l'espoir qu'il continue à soutenir le mouvement prisonnier avec l'aide de sa chère Jeanne.

Les applaudissements prouvèrent à SIMONNEAU qu'il était bien compris, et prouvèrent à nos chers amis Langevins toute notre amitié.

Roger LAVIER.

P. S. : L'ami LAVIER remercie tous les amis de l'Amicale qui lui envoient le bonjour par « Le Lien » et en particulier les normands Tribouillard et Poincheval et les anciens du 605, Ollivier, Nappez, Mounier, Serette, Chamarin, Hallereau.

**AMIS GARDOIS ET ARDECHOIS
ET DES DEPARTEMENTS LIMITROPHES
pensez à réserver votre
JEUDI 5 MAI 1983**

**POUR NOTRE REUNION ANNUELLE
PRESENCE ASSUREE du Président LANGEVIN**

**Anciens des VB et XA, B, C soyez
nombreux à ce rassemblement de
JOYEUSE (Ardèche) organisé par nos
amis GRANIER et MOUFLET.**

Merci à tous.

Jules GRANIER, Chavagnac, Gagnières
30160 Bessèges. Tél. (66) 25-06-49

A VENDRE

Appartement F4 (84 m²) à Boussy Saint-Antoine 91800 Résidence Les Thibaudières. Exposition sud, Parc de 10 hectares, cuisine aménagée et carrelée. Loggia carrelée. Cellier avec placards. A 800 mètres de la gare (Paris (Gare de Lyon) 25 mn).
Prix : 320.000 F dont 7.000 F C.F. Tél. 900-64-66.
Gaston LAVERGNE, ancien d'Ulm - V.B.
Plus parking souterrain, prix 30.000 F. Possibilité achat séparé.
Si cette annonce vous intéresse, téléphonez à notre ami Gaston LAVERGNE.

L. V.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez votre enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1983

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du Journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne